This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2081

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

3/ 4/6

Lussan (Marguerite de)

L172

4/-

MARIE D'ANGLETERRE, REINE-DUCHESSE.

Dédié à Madame la Marquiſe
DE POMPADOUR.

Par Mademoiſelle DE LUSSAN.

A AMSTERDAM,
Chez JACQUE DESBORDES, près
le Comptoir de Cologne.

M. DCC. XLIX.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 DEC 1991
OF OXFORD
LIBRARY

EPITRE

A MADAME

LA MARQUISE

DE POMPADOUR.

LES *Muses relevent de Vous ;*
Et Vous avez le droit d'en réclamer l'hommage.
Je n'ai composé cet Ouvrage ,
Que pour Vous rendre encor un tribut aussi doux.

C'est Vous, qui présidez au Temple de Mémoire,
Vous êtes des Talens le soutien & l'honneur:
Quand Vous les protegez, Vous faites leur bonheur.
Quand Vous les exercez, Vous augmentez leur gloire.

M. DE LUSSAN.

MARIE D'ANGLETERRE,

REINE-DUCHESSE.

HENRI VII. Roi d'Angleterre, Prince d'une avarice honteuſe, laiſſa pour Succeſſeur ſon fils Henri VIII. Prince d'une prodigalité imprudente. Ces deux excès oppoſés tournent également au préjudice des Peuples. Quelque bonne que ſoit l'éduca-

tion, quelqu'heureux que ſoit le fonds qu'elle trouve, on lui doit bien rarement à vingt ans le don de réflechir, encore moins celui d'agir en conſéquence des réflexions qu'on a faites. Tout cede à l'yvreſſe de l'âge, on ſe contente de penſer juſte, on remet au tems le ſoin d'agir avec prudence, on ſe livre à une préſomption qui donne de la hardieſſe, & la hardieſſe produit preſque toujours des fautes de conduite.

Henri VIII. étoit un des Princes le plus accomplis de

ſon ſiécle. Il pouvoit diſputer à François Premier tous les avantages, que la nature ſe plaît quelquefois à raſſembler dans un ſeul homme. Il chériſſoit les Sciences, & malgré l'amour du plaiſir, il les cultivoit.

Jamais Prince ne forma plus ſincerement le deſſein de rendre ſes Sujets heureux; mais ſa facilité à ſe laiſſer perſuader ou ſurprendre, ſon aveugle confiance dans ſes Miniſtres, & la véhemence de ſes paſſions y apporterent toujours obſtacle.

A l'avénement de Henri VIII. au Trône, l'Angleterre vit ſuccéder à l'avarice du pere, la prodigalité du fils, les plaiſirs à l'ennui, la licence à la gravité.

La Princeſſe MARIE, ſœur du Roi, touchoit à ſa ſeiziéme année : une beauté réguliere & remplie d'agrémens, étoit le moindre de ſes avantages. Son eſprit aimable, ſéduiſant, ſupérieur & déja formé, la rendoit capable de penſer, de réflechir & de juger. Le déſir de s'attirer tous les ſuffrages, ré-

pandoit dans ſes manieres & dans ſes diſcours, des graces qui avoient quelquefois une légere nuance de coquéterie. Elle ignoroit que le déſir de ſéduire, fournit ſouvent aux autres le moyen de nous ſéduire nous-mêmes.

Le paſſage d'une vie triſte à une vie diſſipée, dévelopa promptement le caractere & l'eſprit de Madame d'Angleterre. Les divertiſſemens continuels, que donnoit le Roi ſon frere, étoient pour elle des occaſions de paroître, de briller; & le plaiſir

qu'elle y trouvoit, ajoutoit encore à ſa beauté.

Charles de Brandon, Duc de Suffolck, Favori de ſon Roi, & digne de l'être, ne put réſiſter aux attraits de la Princeſſe Marie. Jeune, né auſſi hardi qu'ambitieux, il oſa ſe flatter de plaire à cette Princeſſe. Si la nobleſſe de la figure, la fineſſe d'un eſprit inſinuant & délicat, peuvent rendre préſomptueux, Charles de Brandon étoit en droit de l'être.

La liberté que le Roi laiſſoit à ſa ſœur, donnoit au

Duc de Suffolck, celle de la voir chez elle, chez son frere, & chez la Reine. A la faveur des divertissemens, il avoit des occasions familieres de l'entretenir, il en profitoit. Avec un air aussi respectueux que naturel, il lui vantoit la justesse de son esprit, la finesse de son imagination, & la délicatesse qu'elle mettoit dans tous ses discours: il lui exaltoit à quel point son accueil étoit séduisant. Il vous rend l'objet de l'admiration de toute la Cour, lui disoit-il; sans vous rien

faire perdre de cet air de majesté, qui vous fait toujours reconnoître & respecter.

Ces louanges, données à propos, flattoient Madame d'Angleterre, elles faisoient insensiblement effet sur son cœur; elle trouvoit le Duc de Suffolck digne de la faveur où il étoit; elle se disoit avec plaisir, que le mérite supérieur & les grandes qualités de ce Favori, lui attiroient à juste titre une estime générale. Son esprit la charmoit, elle ne s'en trouvoit jamais tant qu'avec lui.

Le mérite que nous accordons ou que nous refusons, n'a souvent d'autres motifs que notre amour propre. Le Duc de Suffolck en étoit persuadé. Aussi adroit que passionné, loin d'être occupé du désir de briller, il ne l'étoit qu'à rendre la Princesse d'Angleterre plus satisfaite d'elle que de lui ; il lui proposoit des questions, il l'aidoit, sans qu'elle s'en apperçût, à les résoudre ; il lui faisoit naître une idée, il la lui laissoit suivre, & il ne lui faisoit que des réponses propres à la développer.

Cette conduite rendoit le Duc de Suffolck, pour ainſi dire, néceſſaire à cette Princeſſe ; elle ne trouvoit d'imagination qu'à lui. Lui ſeul avoit l'adreſſe de faire paroître les charmes de la ſienne. Son idée ſe préſentoit ſans ceſſe à elle, c'étoit pour le comparer à tout ce qu'il y avoit de plus brillant à la Cour, & toujours pour lui donner la préférence ; c'étoit pour détailler avec une complaiſance, dont elle ne ſe défioit pas, tous les avantages qu'il avoit reçus de la nature;

c'étoit enfin pour applaudir au choix du Roi son frere.

Quel avantage l'amour n'a-t'il pas sur le cœur d'une jeune personne spirituelle, naïve & née pour être sensible, quand pour en triompher il le fait attaquer par un homme aimable, qui a passé cette fougueuse jeunesse, mere de la présomption & de l'étourderie! Qui, à la faveur de l'expérience qu'il doit à un grand usage du monde, le connoît; qui s'est rendu maître de ses regards, du ton de sa voix, de sa phisio-

nomie & de ſon langage.

Un jour à un Bal maſqué chez la Reine, le Duc de Suffolck ſurprit Madame d'Angleterre, qui rêvoit à l'écart. Si je commets une indiſcrétion, lui dit-il, d'oſer vous demander à quoi vous penſez, puniſſez-m'en, Princeſſe, en ne m'en inſtruiſant pas. Je réfléchiſſois, lui répondit-elle, à l'importance dont il eſt pour les Rois, de n'accorder leur amitié & leur confiance qu'à des ſujets qui en ſoient dignes; & j'approuvois mon frere de vous honorer de

l'une & de l'autre.

Le Duc de Suffolck, à peine maître de lui, s'écria : Ah ! Princesse, que de risques me font courir vos bontés ! Le moins périlleux est la présomption. Comment me défendre d'avoir quelque opinion de moi ? Vous me croyez digne de la confiance de mon Roi.

Je vous crois de plus digne de la mienne, repartit Madame d'Angleterre ; je vous demande pour preuve de votre reconnoissance, cette sincérité que la crainte de déplaire

aux Princes retient toujours captive. Oüi, osez m'instruire, osez me reprendre, osez me donner des conseils. Je veux, si je puis, mériter autant d'estime que ma naissance exige de respect. Je la dois à un heureux hazard, je veux devoir à moi-même l'avantage d'en être digne.

C'est l'être, répliqua le Duc de Suffolck, que de le désirer. Ce n'est pas à vous, Duc, à me tenir un langage flatteur, reprit Marie d'Angleterre. Loin de me donner des louanges, faites-m'en connoître le

danger. Je l'exige. Dites, & redites-moi ſans ceſſe, que je dois être bien plus occupée du déſir de les mériter, que flattée de les entendre. Elles ſont preſque toujours des piéges tendus par la fauſſeté.

Quoi! Princeſſe, répliqua vivement le Duc de Suffolck, vous me demandez de vous garantir des attraits ſéducteurs de la louange, quand par vous-même vous êtes en état de penſer ſi juſte! Ah! c'eſt de vous que j'aurois beſoin de prendre des conſeils,

pour connoître, à travers les dehors d'une amitié feinte, la haine de celui qui eſt dévoré du déſir de me nuire.

Tel eſt capable de réflechir, répondit la Princeſſe Marie, qui ne l'eſt pas d'agir en conſéquence. Je ſuis dans le cas. Tous les jours je fais des réflexions, elles ne ſervent qu'à me donner des occaſions de me déſapprouver. Oüi, Duc, je vous l'avoue, je ne puis me défendre du plaiſir que je trouve à être louée, ni même de celui de plaire. Que dites-vous, Prin-

ceſſe, s'écria Suffolck? on ne doit que vous admirer & vous reſpecter. Quel malheur ſeroit-ce pour un ſujet, quelque brillant qu'il fût, s'il laiſſoit ſurprendre ſon cœur par vos charmes!

Ce n'eſt le cœur de perſonne que je veux, répondit Madame d'Angleterre, c'eſt ſeulement l'approbation de tout le monde. Ce déſir, lui dit le Duc, ſi votre raiſon ne le modére pas, pourroit vous expoſer à vous entendre dire qu'on vous aime; votre auguſte rang le

défend, & vous preſcrit une conduite qui ne le permette qu'à celui, dont la hardieſſe ſeroit juſtifiée par l'amour qu'il vous auroit inſpiré. J'oſerai ajouter, Princeſſe, que la coquéterie dégrade le mérite des femmes, & fait trop d'honneur aux hommes : ils pardonnent une paſſion, ils la reſpectent même, la coquéterie ne leur inſpire que de l'audace.

Vous me donnez une ample matiere à réfléchir, repartit la Princeſſe, cet entretien m'a extrémement plû, j'en profiterai.

Le Duc de Suffolck fut enchanté de cette converſation : il ne trouvoit à réprimer dans Madame d'Angleterre, qu'un déſir trop vif de plaire. Il s'apperçut bientôt du ſuccès de ſes répreſentations.

La Princeſſe Marie, ſans ſe développer à elle-même pourquoi le diſcours du Duc lui avoit fait tant d'impreſſion, ne fut plus la même. Heureux préſage pour un amant !

Dès ce moment le Duc de Suffolck oſa eſperer de

TAYLOR INST. OXFORD

mener cette Princeſſe, ſans qu'elle s'en apperçût, de la confiance à l'amour. Sans paroître trop empreſſé à ſaiſir l'occaſion de l'entretenir, il ne la perdoit jamais : ſes diſcours étoient toujours meſurés; ſes louanges, remplies d'agrément, étoient données en forme de conſeils. Le Duc de Suffolck jouiſſoit en ſecret du plaiſir de voir que lui ſeul aſſujettiſſoit l'attention de Madame d'Angleterre.

Cette Princeſſe, impatiente de ſçavoir ſi le Duc

s'étoit apperçû du succès de ses avis, lui dit un jour ; Eh bien, Duc, êtes-vous content de moi ? Ai-je profité de vos sages répresentations ? Dites, de vos réflexions, répliqua-t'il. Ce sera toujours à vous seule, à qui vous devrez tout ce que vous penserez, & tout ce que vous ferez de propre à vous faire admirer & respecter. Vous avez en vous ce qu'il faut pour examiner & résoudre ce qui convient, ou ne convient pas à Madame d'Angleterre : votre air réservé,

là dignité de votre maintien, qui en imposent aux jeunes Courtisans, sont des garands que votre raison sera toujours obéie.

C'est vous, qui lui dictez ce qu'elle doit me dire, répliqua cette Princesse : vous me la montrez sous des couleurs aimables, vous me la faites aimer : ces leçons, passant par votre bouche, obtiennent ma confiance & ne m'éfarouchent jamais. Je vous conjure, Duc, d'avoir toujours avec moi la même sincérité, elle m'empêchera

de commettre la moindre faute. Je l'exige de vous, elle m'eſt auſſi agréable qu'elle me ſera utile.

Ces diſcours naïfs & charmans enivroient de plaiſir l'ame du Duc de Suffolck, & ajoutoient tous les jours à ſa paſſion ; ils lui ôtoient ſouvent la liberté de parler ; il ſe défioit de lui-même, il trembloit ſans ceſſe de laiſſer échapper un mot qui décélât ſon ſecret.

Plein d'eſperance, ſe flattant que l'amour, ſous le maſque de l'amitié, lui gagnoit

insensiblement le cœur de Madame d'Angleterre, il vouloit en être entierement le maître, avant de lui laisser appercevoir que le sien brûloit de la plus vive flamme.

Il en coutoit encore à cette Princesse pour contenir sa vivacité & son enjouëment. Un jour chez le Roi, elle oublia ce qu'elle s'étoit promise. Emportée par son humeur légere, elle se livroit à une gaieté vive au milieu de plusieurs jeunes Courtisans, parmi lesquels étoit Milord Dorset, quand elle apperçut le Duc de

de Suffolck, qui retiré dans l'embraſure d'une fenêtre, l'examinoit.

Dans l'inſtant la phiſionomie de Madame d'Angleterre changea, elle rougit, quitta bruſquement ceux qui l'entouroient, ſortit & dit au Duc en paſſant : Pour me punir, je me retire dans mon appartement, venez dans un moment m'y reprocher le peu de profit que je tire de vos inſtructions.

Cette Princeſſe rêvoit, quand le Duc de Suffolck entra. Vous m'avez ſurpriſe en

faute, lui dit-elle d'un air honteux & embarraſſé, j'en ai rougi, j'en rougis encore : votre préſence m'a fait ſouvenir que je m'oubliois. Ah! Duc, pour m'épargner à l'avenir ces humilians retours ſur moi-même, ſoyez-moi aſſez attaché, pour me contenir par votre vûe dans toutes les occaſions où ma vivacité pourroit me faire échaper. C'eſt la ſœur de votre Roi, de ce Roi qui vous chérit, que vous aimez, qui vous en prie. Je vous l'avouë, Duc, oüi, je vous crains.

Vous me faites trembler, Princeſſe, s'écria Suffolck, vous me craignez! Ah! vous me haïrez bientôt! Pourquoi me ſuis-je livré à une ſincérité que mon expérience devoit me montrer trop périlleuſe?

Raſſurez-vous, reprit Madame d'Angleterre, la crainte que vous m'inſpirez, naît de mon amitié pour vous, je ſuis jalouſe de votre eſtime, je ne veux pas vous rebuter, je veux au contraire encourager votre franchiſe. Oüi, votre préſence m'en impo-

ſe, & ſans qu'il m'en coûte, elle fait que je m'obſerve.

Faites-en l'expérience, Princeſſe, lui dit le Duc; retournez chez le Roi, vous devez embellir la fête qui va bientôt commencer. La Princeſſe, ſans répondre, lui préſenta la main, & le Duc la conduiſit chez le Roi.

Le Duc de Suffolck avoit aſſez d'eſprit pour ne jamais chercher à briller; il laiſſoit volontiers cet avantage à ceux qui s'en croyoient autant que lui; il n'étoit jamais preſſé de parler, quoiqu'il

parlât mieux que personne : il disoit que c'étoit la conduite dans une affaire, ou dans des occasions délicates ; que c'étoient les succès mérités, & non dûs à d'heureux hazards, qui prouvoient le génie. Son caractere étoit ferme, mais son esprit étoit insinuant : il étoit aussi prudent qu'ambitieux : maître de sa phisionomie, jamais on ne le pénetroit. Ses raisonnemens sur toutes sortes de matieres, étoient clairs, précis, rendus en termes nobles & jamais recherchés. Sa

pénetration, ſans paroître en faire uſage, lui faiſoit toujours découvrir ce qu'il avoit interêt de ſçavoir.

Eclairé par l'amour il connut bientôt que le Marquis de Dorcet avoit comme lui laiſſé ſurprendre ſon cœur aux charmes de la ſœur de ſon Roi : il en fut effrayé. Dorcet lui parut un rival redoutable.

La naiſſance de Thomas Grai, Milord Dorcet, étoit une des plus illuſtres d'Angleterre, un mérite diſtingué répondoit à ſa naiſſance. Une gaieté qui ne tenoit en rien de

l'étourderie, une imagination brillante, des tours heureux dans la conversation, des reparties qui le faisoient ou craindre, ou chérir, une plaisanterie fine & jamais mordante, le rendoient extrêmement agréable au Roi & à Madame d'Angleterre.

Le Duc de Suffolck, aussi estimé que Milord Dorcet, étoit géneralement moins aimé; mais le Duc avoit pour lui la faveur de Henri, faveur qui lui donnoit la liberté de voir & d'entretenir tous les jours la Princesse Marie.

Henri, pressé de conquérir la Guienne, avoit été excité à l'exécution de ce projet par Ferdinand Roi d'Espagne, son beau-pere, plus occupé de ses interêts que de ceux de Henri.

Le Marquis de Dorcet fut honoré du commandement de l'armée qui devoit joindre celle de Ferdinand. Ce Prince de mauvaise foi, n'avoit pensé à faire un Traité avec son gendre, que dans le dessein de se renforcer de ses troupes pour envahir la Navarre.

Les ordres de Milord Dorcet étoient d'obéir en tout à Ferdinand. Sa pénetration lui fit soupçonner que ce Prince trompoit le Roi son Maître. Il s'en assura. Il eut assez de hardiesse pour laisser appercevoir au Roi d'Espagne, qu'il se défioit de lui, & assez de fermeté pour refuser de se joindre à son armée. Dorcet osa plus; il abandonna Ferdinand, il repassa en Angleterre. Cette conduite, blamée d'abord, le fit croire perdu; mais il la justifia avec tant d'évidence,

qu'elle fut approuvée. Dès ce moment Henri le regarda comme un homme pénetrant, ferme, & qui pouvoit lui être utile dans des occasions délicates.

Le Marquis de Dorcet fut presqu'en même tems amoureux & jaloux. Les attentions, quoique ménagées, du Duc de Suffolck pour Madame d'Angleterre, lui firent soupçonner ce Favori d'avoir osé, comme lui, porter ses regards jusques sur la sœur de son Roi; & le changement, aussi marqué que

ſubit, dans les manieres de cette Princeſſe, lui fit craindre que le Duc, plus fortuné que lui, ne fût aimé.

Ces deux rivaux, également aimables, également paſſionnés, également pénetrans, ſe redoutoient réciproquement; ils s'obſervoient & s'examinoient ſans ceſſe. Suffolck n'étoit pas encore aſſez certain d'être aimé, pour ne pas craindre Dorcet.

Le déſir de s'inſtruire, de ſe rendre eſtimable par des conſeils donnés ſans droit, pouvoit ſeul avoir inſpiré à

Madame d'Angleterre, cette confiance qui depuis deux ans nourrissoit & fortifioit l'amour & les espérances du Duc de Suffolck. L'amour de Dorcet lui fit faire ces réflexions. Alors il douta du bonheur dont il s'étoit flatté. Ce doute augmenta ses craintes; sa prudence lui conseilla de redoubler d'attention sur lui-même, de ne paroître seulement pas soupçonner la passion du Marquis de Dorcet, & de se lier avec lui d'une amitié plus particuliere.

Cette conduite filée adroitement auroit pû en imposer à tout autre ; mais la pénétration du Milord lui montra le rival caché sous les dehors de l'amitié. Aussi fin, aussi politique que le Duc, il prit comme lui la résolution de dissimuler.

Dans ce dessein, il alloit au-devant des avances que lui faisoit le Duc. De-là on pouvoit conclure qu'ils se défioient l'un de l'autre. Deux Courtisans ne se caressent que lorsqu'ils se craignent.

Un amour mutuel seroit

impénétrable, si les prélimi-naires ne le trahissoient pas. Ce sont les premiers empresse-mens, les petits soins, les attentions recherchées, une contenance embarrassée, un silence affecté, un air rêveur & réservé, qui éclairent les cu-rieux ou les jaloux.

Le Duc de Suffolck le sça-voit, il trembloit sans cesse que le désir de plaire à Ma-dame d'Angleterre ne décelât sa passion.

Prudent & respectueux, mais empressé, Milord Dorcet saisissoit toutes les occasions

d'être agréable à la Princeſſe Marie, il y réuſſiſſoit, il avoit ſouvent la ſatisfaction de l'amuſer, il attiroit quelquefois ſon attention. Cet avantage que perſonne n'avoit encore partagé avec le Duc, lui cauſa de l'inquiétude; il ne douta plus qu'il ne ſe fût trop légerement flaté d'être diſtingué de la Princeſſe; il crut alors ne lui avoir inſpiré que de l'amitié. Cette crainte le fit frémir: elle lui montroit le cœur libre de cette Princeſſe. Un rival dangereux l'attaquoit, il trembloit qu'il

n'en fût le vainqueur.

Un amant peut ſe croire ſans eſpérance, quand ce qu'il aime, s'eſt accoutumé à le voir ſans le craindre.

Ce n'étoit ni l'aſſemblage heureux des traits du Marquis de Dorcet, aſſemblage à qui il devoit une phiſionomie ouverte & ſpirituelle, ni ſa taille noble & réguliere, que le Duc de Suffolck craignoit. C'étoit ſon eſprit. Il en trouvoit chez Madame d'Angleterre, pour ſentir & pour goûter le ſien. Ses inquiétudes & ſes craintes redoubloient

tous les jours ; tous les jours il voyoit la Princeſſe s'entretenir avec Milord Dorcet, & l'écouter avec complaiſance.

Le ſilence qu'il obſervoit, les efforts qu'il ſe faiſoit pour ſe taire, le jettoient dans une contrainte perpétuelle. Mais comment parler ? Il craignoit que ſes plaintes ne découvriſſent ſa paſſion ; plus incertain que jamais des vrais ſentimens de cette Princeſſe, il trembloit qu'elle ne ſoupçonnât les ſiens.

On ne peut exprimer les

violentes allarmes que Milord Dorcet causoit au Duc de Suffolck. Il ignoroit ce que coûtoit à Dorcet, le plaisir d'entretenir Madame d'Angleterre : elle le lui faisoit payer chérement ; elle lui louoit sans cesse le mérite, les qualités & l'esprit de Suffolck. Le Duc, aussi inquiet que passionné, fût plus heureux qu'il n'osoit se flater de l'être ; une conversation avec la Princesse d'Angleterre, rendit le calme à son esprit agité.

Je vois avec plaisir, lui dit-elle, votre amitié pour Mi-

lord Dorcet, il gagne extrêmement à être connu; j'aime le tour de son esprit, il le montre toujours d'une maniere aimable, ses raisonnemens mêmes prennent les graces de son imagination.

La vôtre paroît échauffée en louant Dorcet, répliqua Suffolck: c'est avec une vivacité & une éloquence qui prouvent combien il vous est agréable. Je l'avoue, répondit la Princesse, j'aime à m'entretenir avec lui. Vous pourriez bien, reprit le Duc, rendre mon amitié jalouse. L'a-

TAYLOR INST. OXFORD

mitié, ainſi que l'amour, a ſes délicateſſes ; ainſi que lui, elle a ſes craintes & ſes allarmes ; elles ſont moins violentes, il eſt vrai, elles ne portent pas comme celles de l'amour, le trouble & le déſordre dans une ame, mais elles la mettent en ſouffrance. Il eſt bien douloureux, ajouta-t-il, de revenir de l'idée flateuſe qu'on s'étoit faite, d'avoir obtenu une amitié & une confiance qu'on ne partageoit avec perſonne.

Croyez-vous, Duc, reprit vivement la Princeſſe, que

Milord partage avec vous les ſentimens que votre attachement pour moi mérite ? Vous me feriez haïr Dorcet, ſi vous le penſiez. Mon attachement pour vous, Princeſſe, auquel vous rendez juſtice, répondit-il, me fait lire dans l'avenir ; j'y vois en tremblant le ſort que me réſerve les avantages que vous accordez à Dorcet. A meſure qu'il gagne auprès de vous, je dois y perdre : il vous amuſe, moi, ſimplement je vous accoutume à penſer. Quelle difference ! J'ai ſongé à vous être plus utile qu'agréa-

ble, Dorcet a pris le parti le plus sûr.

C'eſt aſſez, dit la Princeſſe, je vous entens. Je vous ſçais gré de votre délicateſſe, & je vous épargnerai à l'avenir l'injuſte inquiétude que vous cauſe Dorcet.

Le Duc de Suffolck avoit eu beſoin de toute ſa prudence pour contenir les tranſports de ſon ame. Ce qui venoit de ſe paſſer, ne lui permettoit pas de douter de ſon pouvoir ſur l'eſprit de Madame d'Angleterre. Il ſe demandoit, ſi c'étoit à l'amitié

ſeule ou à l'amour qu'il le devoit. Il ſe flatoit de le devoir à un amour encore caché dans le cœur de cette Princeſſe, & dans le même moment, il n'oſoit le croire. Il ſentoit le danger qu'il y auroit pour lui à ſe découvrir, s'il ſe trompoit. Il ſe rappelloit avec quelle grace cette Princeſſe venoit de lui promettre que Dorcet ne l'inquiéteroit plus.

Depuis ce jour, Madame d'Angleterre ne fut plus la même à l'égard de Milord Dorcet. Il fut moins ſurpris que touché de ce change-

ment. Il en haït davantage son rival. Mais aussi maître de lui que le Duc l'étoit, craignant en lui le favori du frere, & l'amant aimé de la sœur, il résolut de dissimuler.

Le Duc de Suffolck voyoit Milord Dorcet l'observer; il ne le craignoit plus auprès de la Princesse Marie; mais il redoutoit un rival jaloux & éclairé. Il redoubla encore d'attention sur la moindre de ses démarches, il faisoit moins assiduement sa cour à Madame d'Angleterre, il montroit moins d'empressement pour

l'approcher ; il alloit moins fréquemment chez elle. Cette conduite qu'il croyoit ſage, & en même tems propre à piquer le cœur de cette Princeſſe, ne tarda pas à la bleſſer.

Un jour chez la Reine, dont Milord Dorcet faiſoit la partie de jeu, elle fit ſigne à Suffolck de s'approcher d'elle. Si je ne vous avois pas appellé, lui dit-elle, vous ne vous ſeriez pas apperçû que je ſuis ſeule dans un coin de ce cabinet ; c'eſt pour m'en plaindre, que je vous arrache

à l'amuſement que vous trouviez au jeu de la Reine.

Cette négligence, pourſuivit cette Princeſſe, m'eſt d'autant plus ſenſible qu'elle m'humilie ; elle m'apprend, que rebuté du peu de profit que je tire de vos ſages inſtructions, vous voulez vous épargner le dégoût de me les donner inutilement. Une Princeſſe que vous croyez incorrigible, a fait diſparoître à vos yeux la ſœur de votre Souverain.

Epargnez-moi, Madame, répliqua le Duc, la peine mor-

telle que je ressentirois, si vous le pensiez véritablement. Que voulez-vous donc que je pense, reprit la Princesse d'un ton animé ? Que personne dans l'Univers, répondit-il, ne vous est, & ne vous sera jamais si attaché que moi. Je voudrois le croire autant que je le souhaite, repartit Madame d'Angleterre ; mais vous me négligez. Je vous respecte, Princesse, répondit le Duc ; c'est ce respect qui m'attire des reproches dont je sens tout le prix. Expliquez-vous, lui dit la Princesse. Oserai-

je ſans détour, reprit-il, parler à la ſœur de mon Roi ? Je vous l'ordonne, répliqua Madame d'Angleterre. Ma confiance vous le preſcrit. Ce ſeroit ne pas la mériter, que de me rien déguiſer. Cette confiance, ajouta-t-elle avec un ſouris careſſant, vous a rendu mon Gouverneur ; comme mon* Gouverneur, & Gouverneur de mon choix, ni vos avis, ni vos remontrances ne me bleſſeront jamais. Parlez Duc.

Votre air réſervé, lui dit-il, retient à préſent dans le reſ-

pect cette jeunesse brillante qui vous approchoit trop familierement. Si je ne suis pas cet exemple, cette jeunesse sera plus hardie, elle est naturellement téméraire, ses jugemens sont légers, une préférence l'indisposeroit, je ferois des mécontens. Oui, Princesse, les conseils que vous avez daigné recevoir de moi, me condamnent à m'observer; je ne dois ni faire penser, ni faire dire que vous m'honorez d'une trop singuliere bienveillance.

Je veux bien qu'on sça-

che, répondit Madame d'Angleterre, que je vous distingue sur tout ce qui environne le Roi mon frere. Il me sçait gré de mon estime pour vous, elle est un éloge de son discernement, il loue votre sincérité avec moi ; il croit vos conseils dignes d'être suivis, & je ne dois compte qu'à lui de ma conduite.

Vous vous trompez Princesse, répliqua le Duc : née sur le Trône, l'Univers vous voit, vous entend, vous approuve ou vous blâme. Qu'il vous admire & vous respecte !

Il faut que vos diſcours ſoient bien remplis de ſageſſe, lui dit la Princeſſe, je les goûte toujours, je me ſoumets avec plaiſir aux repréſentations qu'ils renferment. Je conſens que vous vous obſerviez en préſence du Courtiſan jaloux & curieux. Cependant je n'y veux rien perdre. Plus vous me donnez d'avis, plus je ſens le beſoin que j'en ai : je connois dans vos entretiens, combien vos lumieres peuvent éclairer mon eſprit; je vous demande donc de me voir tous les jours dans

mon appartement, je le ferai approuver à mon frere : ſon Favori peut & doit, je crois, me faire une Cour aſſidue.

Pendant cette converſation, le Duc de Suffolck avoit remarqué l'inquiétude qu'elle cauſoit à Milord Dorcet, qui de ce moment fut perſuadé que ſon rival étoit aimé. Madame d'Angleterre l'ignoroit encore.

Quelques jours après, le Roi voyant entrer le Duc dans ſon cabinet, lui dit : Bon jour, Monſieur le Gouverneur. Ma ſœur, de ſa propre autorité,

vous a mis en charge, je confirme le titre ; vous remplissez cet emploi avec succès, elle m'a rendu vos conversations, j'en ai été charmé : continuez d'en avoir de semblables, sans craindre les envieux. Oui, Duc, j'approuve votre zéle pour ma sœur, & l'amitié qu'elle vous marque ; vous avez obtenu cette confiance si nécessaire pour donner du poids aux conseils, les vôtres sont écoutés avec docilité, j'en ai jugé par tout ce qu'elle m'a dit. Eh bien ! ne perdez pas une occasion

de l'instruire de tous les devoirs attachés à son sexe & à son rang. Vos entretiens lui fournissent matiere à réfléchir, ils ont donné de l'ordre à ses idées, ils ont modéré sa trop grande vivacité, elle vous doit cette réserve qu'une Princesse doit avoir pour se faire respecter.

La situation de l'ame du Duc de Suffolck ne peut se dépeindre, sa joye égaloit sa passion : il se voyoit avoué de son Roi, pour rendre des soins à l'objet qu'en secret il adoroit, & l'espérance d'a-

voir touché le cœur de Madame d'Angleterre, brilloit dans le ſien. Il ſe rappelloit l'effet prompt qu'avoient produit ſes plaintes ſur l'amitié qu'elle marquoit à Dorcet, il répetoit les mêmes mots dont elle s'étoit ſervi pour le raſſurer. Mais le conte naïf qu'elle avoit rendu au Roi ſon frere, prouvoit au Duc ſon ignorance ſur la nature de ſes ſentimens.

Pour jetter dans cette ame innocente une émotion propre à l'éclairer, il réſolut d'exciter d'abord la curioſité de

cette Princesse, sur ce qui se passoit dans son cœur, de lui faire ensuite une demie confidence, capable de lui inspirer une crainte qui la forçât à se demander pourquoi elle craignoit, & qui lui en fît deviner la cause.

Pendant que le Duc de Suffolck étoit occupé de ces pensées; Madame d'Angleterre s'applaudissoit de la confiance qu'elle lui avoit accordée. Que d'obligation j'ai au Duc, disoit-elle! Il a meuri mon esprit, il a donné du crédit à ma raison, que ma

jeunesse & ma vivacité ne me permettoient pas d'écouter ; Eh ! je suis surprise de sentir pour lui ce que je ne sens en faveur de personne. Oui, je dois au Duc une éternelle reconnoissance : oui, il doit m'être toujours cher.

Madame d'Angleterre remarqua avec inquiétude que le Duc de Suffolck étoit rêveur : elle s'apperçut qu'il devenoit distrait, même dans leurs conversations.

Quel chagrin peut avoir le Duc, disoit-elle ? Seroit-ce l'amour qui le causeroit ? Non,

s'il aime, il eſt aimé. N'oſerois-je le queſtionner? Pourquoi ne l'oſerois-je pas? Il mérite que je m'intéreſſe à tout ce qui le regarde. Eh bien! ſçachons le ſujet de ſa peine.

Elle attendoit avec impatience de voir le Duc de Suffolck. Il vint. Cette Princeſſe étoit ſeule dans ſon cabinet, tenant un livre où elle ne liſoit point. Elle rêvoit. La rêverie où je vous ſurprens, lui dit-il, eſt ſans-doute le fruit de la lecture que vous faiſiez? Non, répondit-elle.

A quoi donc penſiez-vous ; reprit le Duc ? Je réfléchiſſois, repartit cette Princeſſe, ſur la biſarrerie de l'homme. Rien ne peut le rendre parfaitement heureux. A quelle occaſion Princeſſe, lui demanda le Duc, faites-vous ces réflexions ? Quel est celui qui vous en fournit la matiere ? Vous, lui dit-elle. Moi, Madame ! Oui, vous, & ſi vous avez pour moi, pourſuivit la Princeſſe, cet attachement que vous m'avez juré, vous me direz ce que la fortune, les dignités & la faveur de

votre Roi vous laiſſent encore à déſirer. Le plus précieux de tous les biens, répliqua le Duc de Suffolck. Quel eſt-il, lui demanda-t-elle? .... Vous ne répondez rien ..... Ce ſilence m'inſtruit que vous voulez m'en faire un myſtere. Ma confiance pour vous eſt ſans réſerve, & vous me refuſez la vôtre.

Le reſpect, lui dit le Duc, doit mettre des reſtrictions à la mienne. Je n'en admets point, reprit Madame d'Angleterre d'un ton animé : ſi

vous en admettez, j'en ſerai offenſée. Il eſt des ſecrets, répondit Suffolck, qui ne doivent pas vous être confiés. Dans ce moment, la préſence du Roi interrompit cette converſation.

Le Duc de Suffolck, l'ame ennyvrée du plaiſir que venoit de lui cauſer la curioſité, le ton animé & les regards de Madame d'Angleterre, ſuivit le Roi, quand il ſortit.

En quel état laiſſoit-il Madame d'Angleterre ! Quel émotion l'agitoit ! Elle n'en

pouvoit comprendre la cause. Elle se demandoit quel étoit ce secret ? Pourquoi le Duc ne pouvoit le lui confier ? Craint-il l'indiscrétion qu'on reproche à mon sexe ? Mais cette Princesse ne pouvant pas croire que le Duc lui faisoit cet outrage, pensa qu'il croyoit ne devoir pas instruire la Princesse d'Angleterre d'une tendresse heureuse ou malheureuse. Dès ce moment, elle fut tourmentée du désir de découvrir quel étoit l'objet de cet amour, & elle se sentit, sans le connoî-

tre, de la haine pour lui.

La ſituation que j'éprouve, s'écria-t-elle, m'eſt trop étrangere pour n'être pas l'effet d'une paſſion que je nourriſſois dans mon ſein ſans le ſoupçonner. Malheureuſe Princeſſe ! Quoi ! tu aurois diſpoſé de ton cœur ſans l'aveu de ton frere ? Le donnera-t-il à ton choix ? C'eſt ſon Favori, mais il n'eſt pas couronné. Que dis-je ! Ce Favori n'a que du reſpect pour moi. Trop ſage pour élever ſes regards ſur la ſœur de Henri, la prudence a défendu

à l'amour de me livrer son cœur, & l'amour l'a bleſſé pour un autre. Juſte Ciel ! Dans le même moment, où je ſuis forcée de m'avouer que j'aime, j'éprouve les cruels mouvemens de la jalouſie.

Il y avoit ce jour-là une fête chez le Roi ; Madame d'Angleterre y arriva fort tard. Son air étoit penſif. Avec quel délicieux plaiſir le Duc de Suffolck ſe flatta-t-il d'en être la cauſe ! Il en fut convaincu, lorſque rencontrant les yeux de cette Princeſſe,

elle les baissa & rougit.

Voilà ce que souhaitoit le Duc ; il étoit au comble de ses voeux ; il remercioit en secret l'amour de s'être enfin démasqué dans un cœur dont il l'avoit rendu le maître. Il s'approcha respectueusement de la Princesse Marie, il se flattoit de n'en être ni écouté ni regardé, il eut cette satisfaction. Elle se leva, & sans lui parler elle s'éloigna de lui.

Le Duc de Suffolck charmé de ce dépit, sortit pour l'augmenter encore. Madame

d'Angleterre le vit disparoître avec une inquiétude qui croissoit à tous les instans. L'amour rend insipide les plaisirs, où il ne voit pas l'objet qu'il aime, Il court sans doute le chercher ; se dit-elle en secret. Elle passoit en revûe dans son esprit agité, toutes les femmes de la Cour capables de plaire, & chacune à son tour excitoit successivement sa haine. Ces soupçons se fixerent sur la Duchesse de Sommerset qui n'étoit pas à cette fête. Elle lui parut seule digne de la tendresse

du Duc de Suffolck, comme elle la trouvoit la plus digne à la Cour de l'eſtime & de l'amitié qu'elle avoit pour elle.

Tourmentée de ces idées, fatiguée de ſe contraindre, Madame d'Angleterre ſe retira dans ſon appartement, ſous le prétexte d'un violent mal de tête.

Dès qu'elle fut rentrée chez elle, elle chargea une de ſes femmes d'envoyer un inconnu chez le Duc de Suffolck, pour demander ſimplement s'il étoit chez lui.

On vint lui dire qu'il y étoit, & qu'il ne voyoit personne. Sa surprise fut extrême, elle ne pouvoit deviner pourquoi il avoit disparu de chez le Roi.

Le Duc étoit chez lui, il y étoit seul. Il vouloit l'être. Madame d'Angletere pensa qu'amant malheureux, il y gémissoit d'aimer sans être aimé. Elle se demandoit, si c'étoit la Duchesse de Sommerset, si c'en étoit une autre; son dépit étoit extrême de ne pouvoir le découvrir. Enfin elle résolut d'éviter les

entretiens

entretiens de Suffolck, elle se dit qu'elle le devoit, que sa foiblesse la trahiroit, qu'il falloit la vaincre.

Depuis ce jour, le Duc cherchoit en vain le moment de parler à Madame d'Angleterre, elle lui en déroboit les occasions. Il étoit désespéré. Le plaisir de penser qu'il avoit rendu cette Princesse sensible, étoit empoisonné par la crainte qu'elle ne le punît avec la derniere rigueur, d'avoir sçû lui plaire. Il craignoit que la fierté ne triomphât de l'amour. Il

trembloit d'en être la victime.

Ce qu'il en coûtoit à Madame d'Angleterre pour dérober au Duc de Suffolck, les occasions de lui parler avec liberté, le désir qui la tourmentoit sans cesse de connoître sa rivale, le trouble que la présence du Duc portoit dans son ame, tout l'instruisoit que l'amour s'étoit rendu le maître de son cœur.

Cette Princesse étant chez la Reine, où le jeu occupoit tout le monde, passa sur un balcon, plutôt pour y rêver;

que pour y respirer l'air. Elle y étoit depuis quelques momens, lorsque le Duc en entrant l'y apperçut. Il osa l'y joindre.

Vous me punissez trop sévérement, Madame, lui dit-il, d'une discrétion qu'un respect, contre lequel peut être je murmure, m'impose. Je mérite bien plus d'être plaint que d'être puni. On ne plaint, lui répondit la Princesse d'Angleterre, que les personnes dont on connoît les peines. Si vous m'aviez confié les vôtres, je m'y serois sans doute

intéressée; le mistere que vous m'en faites , est offensant. Non, je ne vous regarde plus comme ce Duc de Suffolck que je me croyois inviolablement attaché. Ah! Madame, reprit-il vivement, vous me portez le coup le plus sensible! Vous êtes bien injuste, si vous doutez que je ne donnasse ma vie pour vous prouver mon attachement. Et vous me refusez votre confiance, répliqua la Princesse, en jettant sur lui un regard plein de trouble. Non, reprit le Duc; mais mon respect

pour vous me prescrit de ne jamais . . . . . Ce respect que vous me vantez, dit Madame d'Angleterre, en l'interrompant, est un terme qui vous sert d'excuse. Non, Madame, reprit le Duc. Eh! qu'il m'en coûte pour me taire au moment que vous me pressez de parler! Mais comment oser vous avouer que ce même respect n'a pû empêcher l'amour de . . . . . N'achevez pas, dit la Princesse, ce n'est pas à moi, à qui l'on doit faire de pareilles confidences. Hélas! reprit Suffolck, en sou-

pirant, vous n'êtes faite que pour en être l'objet. A ce discours, la Princesse Marie jetta un regard plus étonné que févere fur le Duc, & le quitta.

Le Duc de Suffolck eut à peine laissé échapper son secret, qu'il sentit la crainte succeder à l'espérance, & la timidité à l'audace.

Madame d'Angleterre avoit écouté le Duc avec autant de surprise que d'émotion. Elle ne sçavoit si elle devoit s'applaudir d'être l'objet de sa tendresse: elle reprochoit au

Duc de n'avoir pas aſſez conſulté ſa prudence : elle ſe reprochoit d'avoir peut-être endormi cette même prudence par des manieres trop ſéduiſantes.

Le Duc de Suffolck attendoit avec une inquiétude mortelle, le moment où il pouvoit ſe préſenter chez Madame d'Angleterre. Il ſçavoit les heures où elle étoit ſeule ; les entrées à ces mêmes heures lui étoient libres ; ſous differens prétextes elles lui avoient été interdites depuis ſa demie confidence : il crai-

gnoit que sa témérité ne lui eût rendu l'appartement de cette Princesse impénétrable. Il envisageoit, en frémissant, les chagrins & les malheurs qu'entraîneroit l'indignation de Madame d'Angleterre. Quelle alternative! ou il se voyoit perdu auprès du frere & de la sœur, où il alloit être le plus fortuné des hommes, si l'amour triomphoit.

Madame d'Angleterre se demandoit, de quel œil elle devoit voir à l'avenir le Duc de Suffolck. L'amour qui le défendoit, le lui montroit

plus à plaindre que criminel. Il fit plus, il lui persuada qu'elle étoit seule coupable; & lui parlant sous le nom de la raison, il lui conseilla de laisser au Duc l'entrée libre de son appartement, pour lui reprocher une foiblesse qu'elle devoit toujours ignorer, pour lui représenter avec amitié qu'il devoit en triompher, & pour lui imposer un silence éternel.

Partagé entre la crainte & l'espoir, le Duc de Suffolck alla chez la Princesse. La liberté d'entrer jusques dans

son cabinet, lui fut d'un augure qui le rassura. Il parut devant elle avec une contenance embarrassée, son visage étoit pâle & ses regards timides. J'attens en tremblant, Madame, lui dit il, l'arrêt que vos yeux vont me prononcer. C'est à vos pieds, ajouta-t-il, en mettant un genoux en terre, que j'implore votre clémence. La Princesse sans lui répondre, lui fit signe de se relever.

Vous gardez le silence, reprit le Duc. Ah! je suis de tous les hommes le plus

malheureux ! Vous ne voyez que mon audace, rien ne l'excuse dans votre cœur ; il ne me reste que le désespoir à écouter ; il sçaura m'armer contre moi-même pour punir ma témérité, vous venger, m'affranchir de votre ressentiment, & m'épargner la honte d'une disgrace qu'un amour proscrit m'attireroit. Mais au moins, Madame, souvenez-vous que le Duc de Suffolck expirera en vous adorant.

Madame d'Angleterre, aussi effrayée qu'attendrie de sa

mage funeste que lui présentoit le désespoir du Duc, ne put retenir ses pleurs. Que vois-je, s'écria-t-il ? Ces précieuses larmes m'assurent un pardon, que la plus délicate & la plus respectueuse passion me fait mériter.

La tête baissée, le visage caché de ses mains, la Princesse Marie resta quelques momens immobile. Puis tout-à-coup, élevant ses yeux au Ciel, elle dit d'une voix étouffée, & comme se parlant à elle-même, quelle route l'amour a pris pour me séduire !......

Que l'amitié est trompeuse !
Que n'ai-je pû m'en défier !

Qu'entens-je, s'écria le Duc, en tombant aux pieds de Madame d'Angleterre ! Je passe en un instant du désespoir au comble de la félicité. Vous êtes sensible à ma tendresse. Vous me voyez, vous m'écoutez sans colere. Vous me pardonnez un amour que la raison en vain m'a reproché mille fois. Elle devoit en triompher, répliqua cette Princesse, en faisant relever le Duc. Avez-vous pû laisser surprendre votre

cœur à cet amour qui ne peut être heureux ? S'il est découvert, il vous perdra auprès de mon frere. Il compromettra cette réputation que vous m'avez tant de fois recommandé de respecter. Et c'est vous, qui lui faites courir ce risque. La confiance du Roi, la mienne, votre raison, mon rang, tout vous prescrivoit de n'avoir que du respect pour la sœur de votre Maître. Ah ! Duc, y avez-vous pensé ?

Pouvois je ne pas tomber dans le piége que l'amour m'a tendu, répondit Suffolck :

Voir à tous les inſtans & avec liberté, le plus parfait objet, en être accueilli, recevoir tous les jours de nouvelles preuves de ſes bontés & de ſa confiance, comment écouter la raiſon? Eh! pourrois-je dans ce moment me repentir d'avoir ſuccombé? Oui, répliqua Madame d'Angleterre, puiſque mon devoir me défend de vous aimer, & qu'il me fait un crime de vous écouter. Il fait plus. Le cruel m'ordonne d'obtenir de vous de me bannir de votre cœur, ou du moins de ne ja-

mais m'entretenir d'une tendresse que je dois blâmer autant que je la crains. Eh ! vous croyez Princesse, dit le Duc, que j'obéirai à ce que votre devoir vous prescrit de m'ordonner. J'ai osé parler, je suis aimé, & je pourrois me taire ! L'espérez-vous en l'exigeant ? Espérez-vous vous-même d'obéir à ce devoir que vous venez d'appeller cruel ? Ah ! Princesse, laissez-moi du moins l'espoir que je ne serai pas trop séverement sa victime. Ma mort suivroit son triomphe. Pendant plus de

deux ans, j'ai pû cacher l'amour le plus violent, il s'est montré, je ne ſuis plus le maître de le renfermer. Mes yeux, la ſatisfaction que vous y verrez, quand un de vos regards m'inſtruira que vous liſez ſans colere ce qui ſe paſſe dans mon ame, mon ſilence même, tout vous dira ſans ceſſe que je vous adore. En vain vous voudrez me dérober les momens heureux de vous le jurer, l'amour me les fera trouver. Je les ſaiſirai, duſſai-je les payer de ma vie. Faſſe le Ciel, dit la

Princesse, qu'il me soit toujours permis de rester Madame d'Angleterre, si je ne puis récompenser de ma main votre passion. En disant ces mots, elle la présenta au Duc qui la baisa avec transport.

L'excès du bonheur empêche de voir ce qui peut le traverser. C'étoit là situation de Madame d'Angleterre & celle du Duc de Suffolck. Cette Princesse ne se refusoit point au plaisir qu'elle trouvoit dans les fréquens entretiens d'un amant qui lui paroissoit aussi sage, aussi

respectueux que passionné.

Le Duc de Suffolck sentoit qu'un mistere impénetrable pouvoit seul assurer l'état heureux dont il jouissoit. Attentif à ses démarches, à ses discours, à ses regards, il observoit en public avec la Princesse, un air aisé sans familiarité. S'il ne se craignoit pas, il redoutoit chez elle tous ces riens, qui décelent l'intelligence de deux cœurs.

Je suis le plus fortuné de tous les hommes, lui disoit-il ; mais un signe, un geste, un mot, un regard, peuvent

me précipiter du faîte de la félicité. La douleur d'être devenu un objet odieux à mon Roi, seroit le moindre de mes malheurs. Vous seriez perdue pour moi. Pourrois-je survivre à mon désespoir ?

Il faisoit connoître à cette naïve & spirituelle Princesse, la nécessité du mistere. Il lui répetoit sans cesse, combien elle devoit en public se défier des mouvemens de son cœur : qu'elle ne devoit jamais se livrer au plaisir qu'on trouve à louer l'objet qui rend

ſenſible : que ce plaiſir, joint à un ton animé, décele preſque toujours l'amour. Quel charme d'être inſtruite par ce qu'on aime, dit Madame d'Angleterre ! Qu'avec complaiſance on écoute & on reçoit ſes leçons ! Ne craignez rien, Duc, votre prudence ſera mon guide.

Le ſeul Milord Dorcet ſoupçonnoit Marie d'Angleterre, d'être ſenſible à la tendreſſe du Duc de Suffolck. Il avoit remarqué plus d'une fois de ces riens que le Duc redoutoit. Malgré ſa paſſion, ſa

jaloufie & la haine que lui infpiroit une préference, qu'il croyoit mériter autant que fon rival, il s'étoit prefcrit le filence. Il en fentoit la fageffe, il craignoit à plus d'un titre le Duc de Suffolck. Amoureux, mais prudent, il ne vouloit pas avoir à fe reprocher qu'un amour, que la raifon devoit étouffer, lui coûtât ce qu'il ne pouvoit jamais lui payer.

Malgré les plaifirs qui régnoient à la Cour de Henri, l'Angleterre n'étoit pas tranquille : elle étoit en guerre

avec la France ; mais la victoire qu'elle venoit de remporter sur elle *, fit espérer aux Anglois, que cet avantage leur procureroit la paix.

Louis XII. la souhaitoit : la satisfaction de voir son Royaume paisible, pouvoit seule lui adoucir la perte de la Reine Anne de Bretagne, que la mort venoit de lui enlever.

Dans le dessein de faciliter

* On nomma ce combat, qui se passa près de Guinegaste, la journée des Eperons. Louis d'Orleans, Duc de Longueville, y fut fait prisonnier. On le mena à Londres.

la paix, Louis écrivit au Duc de Longueville. Il lui mandoit de propoſer à Henri, que Madame d'Angleterre en fût le ſceau.

Thomas Volſei, Evêque de Lincoln, commençoit alors à gouverner Henri & l'Etat. Thomas Volſei étoit ſorti du néant ; ſon génie étoit élevé, ſa naiſſance étoit baſſe. Hardi dans ſes projets, ſouple dans les moyens, il s'inſinua auprès des Grands pour les diviſer ; il déſunit leurs interêts pour les affoiblir ; il donna du jeu à leurs paſſions,

passions, pour faire triompher les siennes; il fit sentir leurs fautes : sa politique se dévelopра par dégrés, il amena les évenemens, rapprocha les circonstances, saisit les occasions, caressa les Ministres, tira le secret de leurs sistèmes, en découvrit le faux. Il les trahit, les détruisit, s'éléva. En un mot Volsei fut un homme d'Etat. *

Ce fut d'abord à l'Evêque de Lincoln que le Duc de

* Il fut dans la suite Archevêque d'Yorck, Cardinal, Légat du S. Siége, Premier Ministre & grand Chancelier d'Angleterre.

Longueville s'ouvrit. Il lui communiqua, comme de lui-même, les moyens qu'il envisageoit de procurer la paix aux deux Rois. Volsei répondit au Duc de Longueville, que son Maître la désiroit, mais qu'il ne s'y préteroit qu'en Vainqueur : que si Louis vouloit lui donner un pouvoir d'en traiter, il trouveroit dans Henri les dispositions d'un Prince, plus jaloux encore du repos de ses sujets que d'une vaine gloire.

Le Duc de Longueville

alors déclara à l'Evêque de Lincoln, la commiſſion ſecrette dont il étoit chargé, de faire des propoſitions de paix, & de demander Madame d'Angleterre pour Reine de France.

Le Duc de Longueville eut pluſieurs conférences avec le Roi d'Angleterre & l'Evêque de Lincoln. Les articles de la paix furent écoutés, diſcutés, modifiés; enfin le Traité ſe conclut, & la Princeſſe Marie en fut le gage.

L'Evêque de Lincoln avoit

été seul admis dans les conférences secrettes entre Henri & le Duc de Longueville. Les deux Rois désiroient également la paix, & d'en dérober la connoissance à l'Empereur. Louis vouloit procurer la tranquillité à ses sujets, & devenir possesseur de la plus parfaite Princesse de l'Europe. Henri vouloit mettre la Couronne de France sur la tête d'une sœur chérie, & procurer la paix à l'Angleterre.

Le Duc de Suffolck étoit le Favori de son Roi, le Mar-

quis de Dorcet étoit celui de l'Evêque de Lincoln. Dorcet avoit crû devoir s'attacher à ce Miniſtre, devenu maître de l'eſprit de Henri, & qui commençoit à ſe faire redouter de toute l'Angleterre. Dorcet & Suffolck ſe craignoient réciproquement. Chacun d'eux, en particulier, ſe diſoit qu'il pouvoit être perdu par ſon rival. Dorcet, en inſtruiſant le Roi de l'audace de ſon Favori. Suffolck, en ſe ſervant de ſa faveur pour éloigner de la Cour un homme amoureux,

qui sans cesse éclairoit sa conduite.

Le Duc de Suffolck, fier de l'amitié de son Roi, né avec une hauteur que rien ne pouvoit abattre, ennemi de tout ce qui sentoit la plus légere nuance de bassesse, ne suivoit pas l'exemple des Grands, qui s'humilioient devant la rapide élévation de l'Evêque de Lincoln. Il avoit des égards pour lui, mais c'étoit avec dignité.

L'Evêque de Lincoln, en sortant du cabinet du Roi,

où la paix & le mariage de Madame d'Angleterre venoient d'être conclus, dit bas à Milord Dorcet, ces deux grandes nouvelles. L'avantage d'une paix si nécessaire au repos & au soulagement des peuples, ne se fit point sentir au cœur de Dorcet. Il ne fut ému que par le plaisir de penser que le Duc de Suffolck alloit perdre à jamais la Princesse Marie.

Que l'homme est singulier! Dorcet croyoit-il obtenir l'objet qu'il adoroit,

en le voyant enlever à un rival ? Le désespoir, où alloit être livré ce rival, modéroit le sien. Il envisageoit avec une maligne joie la douleur de Suffolck. Son imagination le contemploit, avec une sorte de volupté, accablé du coup imprévu que lui portoit l'amour. C'étoit une jouissance pour Dorcet.

Dans ce moment il apperçut le Duc de Suffolck, qui venoit chez le Roi, il alla à lui. Henri va vous apprendre une grande nouvelle, lui dit-il; armez-vous de cou-

rage, vous en aurez besoin. Dorcet avoit à peine prononcé ces mots, qu'il laissa le Duc plein de trouble de ce qu'il venoit d'entendre.

Le Duc de Suffolck resta quelques momens sans entrer chez le Roi : il cherchoit envain ce que ce Prince alloit lui dire, il trembloit, & ne sçavoit ce qu'il craignoit. Enfin prenant un extérieur aussi tranquille que son ame étoit agitée, il parut aux yeux du Roi qui le mena d'abord dans son cabinet.

Je ne suis plus en guerre

avec la France, lui dit-il, & ma sœur épouse Louis XII. Quel coup de foudre pour le Duc de Suffolck ! Quelle nouvelle ! C'est le Roi, qui la lui apprend. Quel effort pour cacher la douleur mortelle que porte dans son cœur ce terrible coup, pour dévorer aux yeux de Henri son désespoir ! Il va perdre l'objet qu'il adore. Louis XII. va en être possesseur. Madame d'Angleterre va quitter pour jamais les Etats de son frere, où la cruelle destinée du Duc l'enchaîne....

Allez chez ma sœur, pour-suivit le Roi : allez lui apprendre que sa main promise à Loüis XII. donne la paix à l'Angleterre. Vous avez sa confiance, elle vous écoute, elle a de la raison ; avec ces avantages vous lui ferez aisément sentir le charme de régner ; vous lui adoucirez la peine que lui fera d'abord l'idée de quitter un frere, dont elle est tendrement aimée. Quelle difference, Duc, du mariage de son aînée au sien ! Son aînée, Reine d'Ecosse, aura le regret de la

voir ſur le Trône de France.

Le Duc de Suffolck, effrayé pour lui & pour Madame d'Angleterre, alla en tremblant chez elle. Princeſſe, lui dit-il, vous me voyez pénetré de douleur, votre gloire devroit me conſoler, mais mon amour eſt trop vif pour être ſi généreux ; la vraie paſſion fait plus de vœux que de ſacrifices.

Je ſuis perdüe, s'écria Madame d'Angleterre ! Votre déſeſpoir m'aprend que mon frere diſpoſe de ma main.

Loüis XII. vient de l'obtenir, reprit Suffolck. Oüi, c'est Loüis XII. à qui le Roi vous ordonne de la donner. C'est Loüis XII. qui va vous posseder. C'est Loüis XII. enfin qui enfonce dans mon cœur un poignard, que ni le tems, ni l'absence ne retireront jamais.

Tandis que le Duc de Suffolck parloit, Madame d'Angleterre, sans lui répondre, le regardoit tendrement, soupiroit, donnoit un libre cours à ses larmes, élevoit les yeux & les mains au ciel, comme

pour lui reprocher sa destinée.

Puis-je y penser sans mourir, s'écria le Duc ! Je vous perds ! Je ne vous verrai plus : je ne vous entendrai plus me dire, que votre tendresse récompense la mienne : je ne lirai plus dans vos yeux, que j'étois le plus heureux de tous les mortels. Ah ! Princesse, rassurez-moi : adoucissez, s'il est possible, l'excès de ma douleur. Jurez au malheureux Duc de Suffolck, qu'il vous sera toujours cher. Je le crains, répondit cette Prin-

cesse. Vous le craignez, s'écria le Duc ! Vous travaillerez donc à m'arracher de votre cœur ? Quelle cruauté ! de me faire envisager dans ce douloureux instant le malheur de vous perdre sans retour.

Duc de Suffolck, lui dit Madame d'Angleterre, paroissez moins sensible à ce terrible évenement. Obtenez cet effort de votre raison. Vous seul causez la douleur que je sens de quitter l'Angleterre, vous seul pouvez me donner la force d'y con-

ſentir. Que ce ſoit vous qui m'en faſſiez voir la néceſſité. Dites-moi que je dois obéir à mon frere, à qui l'amour me crie de réſiſter. Dites-moi que ce frere eſt mon Roi, qu'il eſt mon Maître, qu'il a pû à ſon gré décider de mon ſort, que je dois lui montrer une pleine ſatisfaction de me voir placée ſur un Trône éclatant, où néanmoins je gémirai de n'avoir pû donner ma main, comme mon cœur, au tendre Duc de Suffolck.

Tranſporté à ce diſcours,

le Duc se jetta aux pieds de cette Princesse, & prit une de ses mains. Il y avoit la bouche colée, lorsque le Marquis de Dorcet, venant chez Madame d'Angleterre, vit le Duc (à la faveur d'une glace) dans cette posture passionnée, & la Princesse qui le visage couvert de pleurs, lui laissoit sans résistance baiser sa main.

Quelle vûe pour Dorcet! Il en frémit & se retira. Mais la pensée que Suffolck alloit payer cet heureux instant de la perte de cette Princesse,

calma sa fureur sans modérer sa haine.

Il prit la résolution de passer en France, il osa même concevoir l'espoir de plaire à Madame d'Angleterre, & de faire oublier son rival. L'amour ne seroit pas une passion, s'il ne formoit que des projets sensés.

L'affliction de Madame d'Angleterre égaloit celle du Duc de Suffolck. Que de reproches au sort de l'avoir fait naître sur le Trône, ou d'avoir refusé une Couronne à un amant si digne de la porter!

Le Duc étoit encore avec cette Princesse, quand le Roi entra chez elle. Vous êtes Reine de France, lui dit-il. Mais que vois-je ma sœur ! Vous pleurez ! Si j'apprenois d'un œil sec, répondit-elle, que je vous quitte pour jamais, mériterois-je mon frere votre amitié ? Laissez à la mienne la liberté de gémir d'une séparation qui m'est trop douloureuse, pour voir dans ce moment ce que vous croyez propre à me l'adoucir.

Votre esprit, ma sœur, re-

TAYLOR INST. OXFORD

prit Henri, votre beauté, l'élévation de vos ſentimens, tout vous rend digne du Trône où vous allez monter. L'amour de Louis, celui que vous mériterez de ſes Sujets, convertiront vos regrets en plaiſirs.

Dès ce même jour le Roi déclara la paix, & le mariage de Madame d'Angleterre.

Cette Princeſſe vertueuſe, pleine de ſes devoirs, vouloit les reſpecter; elle ne pouvoit cependant s'empêcher de gémir en ſecret; elle alloit pour

jamais s'éloigner de l'Angleterre, elle y laissoit le Duc de Suffolck, elle ne devoit jamais le revoir.

Le jour enfin arriva, où Henri épousa pour Louis Madame d'Angleterre *. Dès ce moment la sévere vertu de cette jeune Reine, lui imposa la dure loi de n'avoir plus aucun entretien avec le Duc de Suffolck, de travailler à vaincre une tendresse, que le devoir lui ordonnoit d'étouffer. Quel effort pour une

* Mezerai dit que ce fut le 2 Août 1514.

ame aussi tendre.

Le lendemain de cet auguste cérémonie, Henri dit au Duc de Suffolck, je sens combien ma sœur a besoin pendant son voyage, & dans les premiers tems qu'elle sera en France, d'une personne prudente, dont l'expérience la guide, l'éclaire sur les differens caracteres des Princes, des Princesses, des Grands & des Ministres. Louis XII. est d'une santé foible, ma sœur peut devenir veuve, & être mere d'un Dauphin, encore enfant ; elle seroit Ré-

gente, quel rôle à jouer ! Mais il n'est beau, ce rôle, qu'autant qu'on le remplit dignement. C'est sur vous, Duc, que j'ai jetté les yeux pour en rendre ma sœur capable. Vous lui êtes agréable, elle connoît la sagesse de vos avis, elle s'y soumet avec confiance, vous seul pouvez séconder mes vûes avec succès. Je veux donc vous donner le droit de la voir, de l'entretenir, à la faveur d'un caractere, qui cachera votre véritable commission. Je vous nomme Ambassadeur

à la Cour de France. Ce caractere vous donnera la liberté de paroître attaché à la sœur de votre Roi, & d'un Roi qui vous aime, préparez-vous à partir avec la Reine.

Ce Favori du frere & de la sœur, reçut le titre dont l'honoroit le Roi, avec une joye qu'il eut peine à renfermer. Il alloit accompagner la Princesse qu'il adoroit, & il jugeoit que Henri le laisseroit long-tems à la Cour de Louis. Il alla sur le champ chez la Reine Marie.

La phiſionomie du Duc de Suffolck n'étoit point obſcurcie par la douleur qu'il portoit dans l'ame, ſes yeux étoient animés. Ah ! Princeſſe, lui dit-il, le Roi vient de bien adoucir mes peines ! Il me nomme Ambaſſadeur en France. Je vous acompagnerai, Princeſſe.

La Reine étonnée & troublée, répondit : Pourquoi avez-vous ſollicité cette Ambaſſade ſans m'avoir conſultée ? Non, Madame, reprit le Duc, je n'ai pas demandé au Roi cette preuve de ſes

bontés. Il peut vous l'aſſurer. Eh quoi ! Princeſſe, continua-t-il, me verrez-vous à la Cour de France avec peine ? Oui, répliqua la Reine. Je ſçais ce que mon devoir me preſcrit, je n'écouterai que lui. Vous devez le reſpecter au point, de ne jamais me faire ſouvenir que l'amour m'avoit ſéduite en votre faveur. Vous me déſeſpérez, Princeſſe, s'écria Suffolck !

La pitié ne doit plus me parler pour vous, reprit la Reine. La Princeſſe d'Angleterre, devenue Reine de

France, doit être victorieuſe de tout mouvement de foibleſſe. En prononçant ces mots, elle quitta le Duc, & paſſa précipitamment dans un arriere-cabinet.

Le Duc de Suffolck, étonné de la fuite de la Reine, confondu de ſa fermeté, n'oſa la ſuivre; il ſortit, cachant ſous un maintien tranquille, le plus affreux déſeſpoir. Quelqu'à plaindre qu'il fût, la Reine l'étoit encore davantage. Auſſi tendre que lui, elle étoit tyranniſée par les cruelles loix du devoir. Les

efforts qu'elle s'étoit faits pour cacher au Duc l'attendrissement que lui causoit l'excès de sa douleur, avoit épuisé son courage. Livrée à elle-même, cette Princesse donna un libre cours à ses regrets, à ses plaintes, & aux pleurs qu'elle avoit retenus. Elle se rappelloit avec autant de pitié que d'effroi, l'état déplorable où sa fermeté avoit réduit le Duc de Suffolck. Dans un moment, elle la désapprouvoit; dans un autre, elle se remercioit de la lui avoir montrée, &

elle se juroit de ne jamais la démentir. Affermie dans ce dernier sentiment, elle alla chez le Roi.

Je viens vous reprocher mon frere, lui dit-elle, d'avoir trop d'amitié pour moi. Quoi! elle obtient de vous de me sacrifier le Duc de Suffolck? Je n'y consens pas. S'il me suivoit, vous vous appercevriez bientôt qu'il vous manqueroit. Je sçais mieux que vous à quel point il vous est agréable & nécessaire. Honorez un autre de l'Ambassade de France. Non, ma

ſœur, répondit le Roi : je ſçais l'utilité dont vous ſera Suffolck à la Cour de Louis ; vous y aurez beſoin d'un guide, lui ſeul peut vous en ſervir : ſon eſprit, ſes lumieres, ſon attachement pour vous, votre confiance pour lui, tout le rend ſeul capable de l'être.

J'aime la Ducheſſe de Sommerſet, reprit la Reine. Certaine de ſon attachement pour moi, j'ai pour elle une entiere confiance. Nommez le Duc de Sommerſet Ambaſſadeur, je trouverai en

lui & dans la Ducheſſe, tout ce qui vous avoit déterminé en faveur d'un Favori dont je ne veux pas vous priver. La pénétration de la Ducheſſe, la met en état de ne pas ſe tromper ſur les differens caracteres de tout ce qui compoſe la Cour de France; elle me les fera connoître, ou pour m'en défier, ou pour ne les pas craindre. C'eſt elle, mon frere, c'eſt cette amie que je vous demande pour ma conſolation, & pour m'aider à me conduire avec prudence. Elle me ſera auſſi utile

que me le ſeroit le Duc de Suffolck. Eh bien ! ma ſœur, dit Henri, j'y penſerai.

La Reine étoit à peine ſortie du cabinet du Roi, que l'Evêque de Lincoln y entra. Le diſcours de cette Princeſſe avoit rendu Henri penſif : il vouloit la ſatisfaire, & il ne ſe ſentoit pas la force de donner au Duc de Suffolck, le déſagrément de n'avoir été nommé à l'Ambaſſade de France, que pour eſſuyer l'humiliante mortification d'être dépouillé de ce caractere.

L'Evêque de Lincoln, de qui le crédit ajoutoit tous les jours à ſon audace, dit au Roi. Quelque choſe occupe déſagréablement Votre Majeſté. S'en ſoulagera-t-elle en me le confiant ? Ma ſœur déſapprouve le choix que j'ai fait du Duc de Suffolck pour Ambaſſadeur, répondit Henri. C'eſt le Duc de Sommerſet qu'elle veut, elle l'exige de moi. Elle trouve, dit-elle, dans la Ducheſſe de Sommerſet, une amie capable, par l'étendue de ſon génie, d'être ſon guide à la

Cour de France. C'eſt vous Volſei, qui me jettez dans cet embarras. Vous ſeul m'avez déterminé à faire tomber mon choix ſur le Duc de Suffolck. Et c'eſt moi, Sire, qui obtiendrai de Votre Majeſté de n'en pas nommer un autre, répondit l'Evêque de Lincoln. Ce n'eſt pas à la femme de l'Ambaſſadeur à avoir un eſprit ſupérieur, c'eſt à l'Ambaſſadeur. Le Duc de Sommerſet a de la probité, ſuffit-elle pour bien remplir le caractere dont vous voulez le revêtir?

Le Duc de Suffolck étoit l'objet de la haine secrette de l'Evêque de Lincoln. L'esprit ambitieux, hardi & insinuant de ce Favori, le lui faisoit redouter. Volsei, né soupçonneux, inquiet & jaloux, étoit dévoré de l'ardent désir de gouverner seul son Maître & l'Etat. Pour y parvenir, il avoit pensé (à la faveur d'un titre brillant) à éloigner le Duc de Suffolck. Il croyoit que l'amitié de Henri s'affoibliroit à mesure qu'une longue absence l'accoutumeroit à se passer de lui. Il se flattoit,

n'ayant plus cet adverſaire à combattre, de ſe rendre tous les jours plus néceſſaire à un Prince diſſipé, & de s'emparer d'un pouvoir abſolu. L'Hiſtoire d'Angleterre apprend que ſon ambition fut remplie.

Dans la poſition délicate où ſe trouve preſque toute l'Europe, pourſuivit l'Evêque de Lincoln, le Duc de Suffolck ſeul eſt propre à l'Ambaſſade de France. Il peut par ſes conſeils tenir lieu à la Reine de la Ducheſſe de Sommerſet; & de plus,

il veillera avec un œil perçant aux intérêts de l'Angleterre. Il découvrira des projets qui lui seroient contraires, il préviendra des Traités qui feroient succeder la guerre à une paix que vous devez souhaiter durable. Ces considérations politiques doivent l'emporter sur le besoin que la Reine croit avoir de la Duchesse de Sommerset.

Suffolck accompagnera la Reine, dit le Roi, & je nomme Milord Dorcet que vous aimez, pour suivre cette Princesse. Je veux que son cortége

ſoit digne d'elle, & digne de Henri. Allez chez elle, faites-lui goûter les raiſons que vous me donnez, pour épargner à un homme que j'aime, le chagrin de ſe voir dépouillé d'un titre dont je l'ai décoré.

La Reine s'étoit flattée d'avoir déterminé ſon frere à nommer le Duc de Sommerſet Ambaſſadeur. Son trouble égala ſa ſurpriſe, en apprenant de l'Evêque de Lincoln, que malgré ſes repréſentations, ce ſeroit le Duc de Suffolck, qui dans cette

qualité la suivroit. Volsei sentit combien elle lui sçavoit mauvais gré d'avoir employé des raisons victorieuses, pour empêcher l'effet de ce qu'elle avoit paru désirer si ardemment.

Cette Princesse envisageoit avec effroi les combats que son devoir auroit sans cesse à soutenir contre le charme, trop séducteur, de voir tous les jours un amant aimé.

Le lendemain Henri vint chez la Reine, il la surprit ayant les yeux mouillés de pleurs. Qu'avez-vous, ma

sœur, lui dit-il ? Je ſuis aſſez foible, répondit-elle, pour être affligée de quitter un frere qui m'auroit épargné un ſenſible chagrin, s'il m'aimoit autant que je l'aime. Oui, je ſuis touchée de voir que l'inſolent Volſei, cet homme tiré du néant, cet homme trop ambitieux, ait plus de pouvoir ſur vous que moi. Il croit, dit-il, le Duc de Suffolck, ſeul capable d'être votre Miniſtre en France. Non, mais il le croit ſeul capable par ſa fermeté, par ſon attachement pour votre

personne, de vous le démasquer. Il parvient à l'éloigner, il parviendra à le disgracier. Il fera plus. Il deviendra votre maître & le tyran de vos Sujets. Je vous fais en partant cette prédiction. Henri sortit sans répondre à la Reine.

Le Duc de Suffolck sçut de l'Evêque de Lincoln tout ce qui s'étoit passé. Volsei lui apprit la démarche de la Reine; la douleur qu'il en conçut, l'empêcha de réfléchir sur les raisons qu'avoit eues l'Evêque de Lincoln, pour

lui être si favorable. Son ame fut d'abord partagée entre cette peine & la joye de suivre (quoique malgré elle) la Reine en France. Ce dernier sentiment fut si vif, qu'il remercia l'Evêque de Lincoln, avec les témoignages de la plus sensible reconnoissance.

La nouvelle que le Duc de Suffolck suivoit la Reine avec le titre d'Ambassadeur, avoit porté un coup sensible à Milord Dorcet. Elle avoit détruit en un instant

l'espoir qu'il avoit conçû de plaire à cette Princesse, lorsqu'elle seroit à une Cour où elle ne verroit plus son rival. Il avoit pensé que Henri ne s'étoit déterminé à se passer de ce Favori, qu'à la priere de la Reine. Sa surprise fut extrême, en apprenant de l'Evêque de Lincoln, que la Reine avoit fait les derniers efforts pour obtenir de son frere, que le Duc de Sommerset la suivît en France, & non le Duc de Suffolck.

Le premier mouvement de Milord Dorcet, fut de remer-

cier Henri de l'honneur qu'il lui faiſoit, de le nommer pour accompagner la Reine. Mais l'amour lui fit ſentir en même tems le plaiſir de gêner un rival.

Le Duc de Suffolck apprit avec chagrin, que Dorcet alloit éclairer ſa conduite, & contraindre juſques à ſes regards. Pour achever de l'accabler, la Reine, la veille de ſon départ, lui tint ce diſcours.

Je pars. Vous m'accompagnerez. Obtenez de votre raiſon, que je ſois contente

de vos attentions ſur vous-même, de votre réſerve avec moi, de votre air, de votre maintien, de votre phiſionomie; que rien enfin ne décele en vous ce qui ſe paſſe dans votre ame, je veux l'ignorer. Que perſonne ne puiſſe le pénétrer. Ne me parlez jamais en particulier; vous n'avez point de ſecret à confier à la Reine de France; elle ne connoît plus dans le Duc de Suffolck, que l'Ambaſſadeur d'Angleterre.

Qu'il eſt à plaindre, ce malheureux Ambaſſadeur, dit

douloureuſement Suffolck. Renfermez vos plaintes, reprit la Reine. J'exige plus. Etouffez tous les ſentimens que condamneroit mon devoir, & le reſpect que vous devez à la femme de Louis. C'eſt la Princeſſe Marie qui vous en conjure.

Le Duc ſoupiroit, fixoit ſes yeux ſur elle, il vouloit parler, mais ſes ſoupirs étouffoient ſa voix, & ſa douleur n'avoit d'autre interpréte, que des larmes qui couloient malgré lui. Que vous êtes cruelle, s'écria ce malheu-

reux amant ! Je ſuis ce que je dois être, répliqua la Reine. Laiſſez-moi, je ne dois plus vous entendre. Le Duc ſortit déſeſpéré.

Pendant ce triſte & pompeux voyage, la joye publique s'exprimoit par des acclamations, & la douleur du Duc par ſes regards. Milord Dorcet, obſervant tous les dehors de l'amitié avec le Duc de Suffolck, jouiſſoit de l'état déplorable où il voyoit ſon ame. La ſienne n'étoit pas dans une ſituation plus tranquille. Il liſoit à travers l'air

ſatisfait de la Reine, qu'elle gémiſſoit en ſecret de n'avoir pû préférer Charles de Brandon à Louis XII. Malgré lui, il admiroit avec quelle fermeté cette Princeſſe ſoutenoit la conduite que lui preſcrivoit le devoir. Il ne pouvoit refuſer un hommage ſincere à ſa vertu. Ce ſentiment de reſpect loin de diminuer ſa paſſion, y donnoit de nouvelles forces. Il ſentoit Suffolck à plaindre, mais quel chagrin n'adoucit pas le plaiſir d'être aimé. Les traverſes, les obſtacles, les malheurs mêmes, tout

tout eſt au-deſſous de ce bien ſuprême. Cette réflexion irritoit le tourment de Dorcet : il envioit à Suffolck tout ce que lui faiſoit ſouffrir l'amour.

En arrivant à Boulogne, la Reine trouva tous les Princes & les Grands du Royaume qui la reçurent. Ils l'accompagnerent à Abbeville. Le Roi l'y épouſa avec une magnificence royale, & une ſatisfaction égale à l'amour qu'elle lui inſpira d'abord.

Il étoit difficile de refuſer ſon cœur aux charmes de

cette Princeſſe. Le Duc de Valois l'éprouva. Jeune, galant, plein d'ardeur pour les Dames; fait pour ſentir & pour donner de l'amour, il en prit pour la Reine preſqu'au moment même où il la ſalua. Cette premiere & vive impreſſion n'échappa pas au Duc de Suffolck. Quoiqu'il n'eût pas encore vû d'homme fait comme le Duc de Valois, quelqu'étonné qu'il fût de ſon eſprit, de ſes connoiſſances, de l'uſage agréable qu'il en faiſoit, ſon reſpect pour la Reine lui dé-

fendit de se laisser aller au moindre mouvement d'inquiétude. Il auroit crû insulter la vertu d'une Princesse qui l'en rendoit si sévérement la victime.

L'amour qui avoit d'abord éclairé le Duc de Suffolck, éclaira Milord Dorcet. Il pensa avec joye que ce rival aimé alloit en avoir un à la Cour de France, digne d'exciter sa jalousie. Il souhaitoit que ce Prince pût plaire à la Reine. Il se seroit crû vengé de Suffolck. Il se souvenoit que ce rival lui avoit enfoncé

un poignard dans le cœur, en obtenant de cette Princesse, de n'avoir plus pour lui ces manieres obligeantes, qui en le charmant, le faisoient douter du bonheur de Suffolck. Pressé par sa jalousie, excité par son dépit, il résolut d'instruire le Duc de Valois, qu'il avoit Suffolck à combattre & à vaincre. Honteux de ce sentiment, il se le reprocha. Il se demanda si c'étoit à lui à rendre suspecte une vertu qu'il étoit forcé d'admirer.

La qualité d'Ambassadeur

d'Angleterre non-seulement permettoit, mais prescrivoit au Duc de faire une Cour assidue à la Reine : elle lui donnoit occasion de l'entretenir souvent des nouvelles qu'il recevoit de Henri. Ce plaisir lui étoit vendu cher : l'air réservé de cette Princesse, qui n'étoit adouci, ni par un regard ni par un mot, désespéroit le Duc, & lui imposoit un silence qu'il n'osoit rompre. Il gémissoit tout bas contre tant de sévérité, & la Reine murmuroit en sécret de ne pouvoir fuir la

présence & les entretiens du Duc. Elle voyoit avec une peine extrême son empressement à la suivre par-tout : elle ne s'appercevoit pas de même, que le Marquis de Dorcet n'étoit occupé qu'à lui prouver son respect & son zéle.

Sans perdre rien de sa dignité, la Reine commençoit à prendre un air plus aisé & même plus gai. Elle paroissoit jouir de la liberté de son esprit : elle en montroit tout l'agrément ; sa figure en étoit plus riante ; l'esprit & la

beauté ſont faits pour ſe prêter mutuellement des charmes.

Le Duc de Suffolck remarqua ce changement avec effroi ; il ſe dit que la Reine ne le craignoit plus, & il conclut qu'il n'étoit plus aimé : il penſoit avec un déſeſpoir auſſi violent que ſon amour, que le titre de Reine, que l'éclat de la Majeſté, que les honneurs & les reſpects qu'on lui rendoit, avoient étouffé cette innocente tendreſſe qu'il avoit ſçû inſpirer à la Princeſſe d'Angleterre. Dé-

chiré de ces cruelles idées, il n'osoit se plaindre : plus il doutoit d'être toujours cher à cette Princesse, plus sa timidité augmentoit : il ne l'approchoit plus qu'en tremblant.

Honteux de son état intérieur, pénétré de douleur de voir la Reine ne pas seulement s'en appercevoir, redoutant sa présence, se redoutant lui-même, il maîtrisoit le désir ardent qui vouloit sans cesse l'entraîner chez elle : il s'y montroit rarement, il restoit des jours en-

tiers enfermé chez lui, il y gémissoit de sa cruelle destinée. Son amour lui fit remarquer les soins empressés du Duc de Valois pour la Reine, mais son estime pour cette Princesse l'empêcha de s'en allarmer. Quoiqu'il crût n'être plus aimé d'elle, sa vertu lui sauvoit la douleur mortelle de craindre un rival.

Le Duc de Valois ne perdoit pas une occasion d'entretenir la Reine; il lui donnoit avec un air naturel & galant des louanges fines: quelquefois muet auprès d'elle,

il la contemploit, soupiroit & la quittoit : son esprit l'étonnoit & le charmoit tous les jours davantage. Que le Roi est heureux, lui dit-il un jour ! Il possede un bien que je préférerois à sa Couronne : vous pouvez me faire perdre les droits que j'ai au Trône, en me donnant un Maître, & vous pourriez m'en consoler.

Lorsque le Duc de Valois tenoit de semblables discours à la Reine, elle ne lui faisoit sentir combien elle les désapprouvoit, que par un sim-

ple regard, & qu'en adressant la parole à un autre qu'à ce Prince.

Milord Dorcet, quoique sans cesse témoin de la conduite réservée de la Reine, présumoit moins de sa vertu que le Duc de Suffolck. Il croyoit voir cette Princesse écouter le Duc de Valois avec complaisance. Il pensa que le changement qu'il avoit apperçû en elle, pourroit être plutôt l'effet d'un goût naissant pour un Prince, en faveur de qui tout parloit, que le fruit d'une raison à qui la lé-

gereté d'une jeune personne ne permet pas un pouvoir absolu.

Dorcet ne sçachant ni ce qu'il craignoit, ni ce qu'il désiroit, entraîné malgré lui par l'occasion qui lui fournit un entretien avec le Comte de Gouffier, ne put se refuser au plaisir malin de jetter des soupçons dans son esprit.

Ce sage & zélé Gouverneur du Duc de Valois, avoit senti une douleur amere du mariage de Loüis XII. Il voyoit avec une vive inquiétude l'amour de ce jeune

Prince pour la Reine: il trembloit qu'il ne se donnât un Maître : il frémit, en apprenant qu'un autre pouvoit le lui donner. Mais dissimulant pour faire parler Milord Dorcet, il feignit de ne pas l'entendre.

Il est plus aisé de se taire que de parler à demi. Le Marquis de Dorcet, pressé par le Comte de Gouffier, l'instruisit avec des circonstances qui ne laissoient aucun doute de l'amour mutuel de la Reine & du Duc de Suffolck.

Dorcet ne fut pas plûtôt ſeul, qu'il vit toute l'horreur de ſon action. La plus grande punition d'un homme vertueux, eſt de ſentir qu'il vient de ceſſer de l'être.

En quittant le Marquis de Dorcet, le Comte de Gouffier chercha & trouva le Duc de Valois. J'en frémis encore, lui dit-il. De quoi, lui demanda ce Prince? De vous voir vieillir & mourir au pied du Trône, répondit le Comte de Gouffier. Ce n'eſt plus votre amour pour la Reine, que je crains, c'eſt celui

qu'elle ressent pour l'Ambassadeur de son frere. Ils s'aiment.... Vous pâlissez, Prince. Je vois déja la jalousie s'emparer de votre ame. Est-ce de cet audacieux Anglois que vous devez être jaloux? Non, c'est du Trône. Quel bonheur! Suffolck met un obstacle à vos désirs insensés. Ils auroient peut-être été comblés, si vous aviez trouvé le cœur de cette Princesse libre.

Le Comte de Gouffier alors rendit au Duc de Valois toute sa conversation avec le

Marquis de Dorcet. Il faut, poursuivit-il, observer la Reine & l'Ambassadeur de si près, qu'ils ne puissent se voir sans témoins. C'est à la Duchesse de Valois, c'est à la Comtesse d'Angoulême, c'est à la Duchesse d'Alençon, c'est à vous, Prince, c'est à moi, c'est enfin à tout ce qui vous est attaché, à n'être plus occupé que de ce soin.

Le Duc de Valois, pénetré des preuves de l'attachement du Comte de Gouffier, l'embrassa, & lui dit : Qu'un Prince est heureux d'avoir

un ami tel que toi!

La jalousie & le regret de voir ses espérances déçûes, firent sur le cœur du Duc de Valois un effet violent. Il se sentit humilié d'aimer un objet prévenu pour un autre : sa vanité blessée lui montra tout ce qu'il avoit pour plaire ; elle réveilla chez lui la crainte de perdre un Trône, que l'amour avoit endormie. Il ne se craignit plus, mais il craignit Suffolck.

Dès ce moment ce Prince, qui se croyoit outragé, résolut d'observer avec tant

d'activité la Reine & le Duc de Suffolck, que leurs regards ſeuls pourroient les inſtruire de leurs peines & de leur tendreſſe.

Le Duc de Valois, qui ſentoit avec honte l'amour encore maître de ſon cœur, pouſſé par le déſir de ſe venger, en apprenant à la Reine que ſa tendreſſe pour Suffolck n'étoit plus un miſtere pour lui, dit un jour à cette Princeſſe : Votre indifference pour moi, Madame, me donne envain des armes contre vous : pour les rendre vic-

torieúſes, j'aurai beſoin de ma raiſon. Puiſſe la jalouſie lui rendre toute ſon autorité ſur moi !

Ce diſcours offenſant & hazardé, apprenoit à la Reine que le Duc de Valois la ſoupçonnnoit d'être ſenſible. Elle penſa que ce Prince la croyoit prévenue pour le Duc de Longueville, qui pendant ſon ſéjour à Londres, avoit paru touché de ſes charmes.

Cette Princeſſe étonnée, ne répondit que par un regard qui déſapprouvoit la hardieſſe du Duc de Valois.

Vos yeux, Madame, pourſuivit-il, & votre ſilence me reprocheront-ils toujours l'amour que vous m'avez inſpiré ? Eſt-ce avec la même rigueur que vous réprimez celui de Suffolck ?

Moins la Reine méritoit cet outrage, plus elle en fut offenſée. Elle rougit, & d'un ton animé elle dit au Duc de Valois : Vous me manquez de reſpect, vous manquez au Roi, à ce Maître qui peut vous en donner un, dont je ſerai la mere. Votre égarement, votre diſcours, me

prouvent votre imprudence & votre audace. En achevant ces mots ; la Reine quitta le Duc de Valois.

De ce moment, ce Prince maîtrisa sa foiblesse, n'en entretint plus la Reine ; mais sa conduite la blessoit mortellement. Elle ne pouvoit supporter, sans une affliction proportionnée à son innocence, l'injure que le Duc de Valois faisoit à sa vertu. Les domestiques de cette Princesse, les Dames attachées à elle, la Comtesse d'Angoulême, la Duchesse

de Valois, la Ducheſſe d'A-lençon, ſous le prétexte d'attentions & de zéle, ne lui laiſſoient pas un moment de liberté. Qu'elle étoit humiliée de la cauſe ſecrette de ces reſpects apparens! Qu'elle en vouloit de mal au Duc de Suffolck! Qu'elle s'en vouloit à elle même!

A l'amertume, qui empoiſonnoit les jours de la Reine, ſe joignoit le regret de ne pouvoir confier ſes peines: étrangere à la Cour où elle régnoit, où tout ce qui l'entourroit, étoit gagné

par le Duc de Valois, elle ſe vit condamnée à renfermer ſes chagrins, & à contraindre juſques à ſes regards.

Le coup d'œil d'un Trône éblouit. On admire le ſort du Prince qui y eſt aſſis. Il paroît heureux. L'eſt-il ? On n'apperçoit en lui que le Souverain, on ne voit point l'homme.

Marie d'Angleterre en faiſoit l'expérience. Cette Princeſſe ne pouvoit ſe conſoler de n'avoir pû obtenir de Henri ſon frere, que ce fût le Duc de Sommerſet qui la ſui-

vît en France. Elle regrettoit tous les jours la consolation, dont lui auroit été la Duchesse son épouse ; elle lui auroit ouvert son cœur, en lui avoüant sa tendresse.

Ces réflexions déterminerent la Reine à exiger du Roi d'Angleterre, de rappeller le Duc de Suffolck, & d'envoyer à sa place le Duc de Sommerset.

Le Duc de Suffolck ne tarda pas à s'appercevoir que l'on éclairoit sa conduite, & que la Reine étoit sans cesse observée. Il se crut trahi. Il devina

devina le traître. Son premier mouvement fut d'en demander raiſon à Milord Dorcet. Qu'avec plaiſir il auroit arraché la vie à ce rival ſi peu digne à ſes yeux d'adorer une Princeſſe, dont il avoit oſé rendre la vertu ſuſpecte! Mais arrêté par de ſages réflexions, & retenu par ſa dignité d'Ambaſſadeur, il réſolut de laiſſer jouir Dorcet, d'un triomphe qui lui coûtoit ſon eſtime, eſtime que Suffolck n'avoit pû juſqu'à ce jour lui refuſer. Il ignoroit les remords qui déchiroient Milord Dor-

cet. Il étoit effectivement pénetré de douleur, de son indiscrette confidence.

Un jour que le Roi se promenoit entre la Reine & le Duc de Suffolck, ce Prince s'éloigna pour parler au Duc de Bourbon. Le Duc de Suffolck saisit cette occasion. Au milieu de cette Cour, dit-il à cette Princesse, vous sur le Trône, moi Ambassadeur, nous y sommes gardés à vûe comme des prisonniers d'Etat. On oublie ce qu'on vous doit, on vous outrage.

Vous en êtes la cause, ré-

pliqua vivement la Reine: ſans vous j'ignorerois l'humiliation que cauſent d'injurieux ſoupçons. Je vous en punirai. Votre rappel me rendra ma liberté, & l'eſtime des perſonnes mêmes, qui m'offenſent aujourd'hui. Ah! Madame, reprit le Duc, que voulez-vous faire! Ce que je dois, répondit la Reine. Votre ſéjour ici me coûte trop cher, pour que votre préſence ne m'y ſoit pas inſuportable. Le Roi dans ce moment rejoignit la Reine.

Cette Princeſſe attendoit

avec une vive impatience la réponse du Roi d'Angleterre; elle la reçut. Ce Prince consentoit que le Duc de Sommerset remplaçât le Duc de Suffolck. Il lui mandoit que le Duc de Sommerset ne pouvoit partir avant deux mois, pour les raisons qu'il lui expliquoit. Il ajoutoit que par le même Courier, il donnoit ses ordres à Suffolck de déclarer au Roi, qu'il n'avoit plus que ce terme à rester à sa Cour, que le Duc de Sommerset étoit nommé pour lui succeder. Ce délai parut

un ſiécle à la Reine, ſon courage étoit vaincu par la honte que lui cauſoit le principe de la tyrannie qu'on exerçoit envers elle. La vraye vertu eſt plus offenſée des ſoupçons, qu'elle n'eſt flattée des louanges.

L'ordre du Roi d'Angleterre fut pour le Duc de Suffolck un coup terrible. Il ne ſe crut plus aimé. Le ſouvenir de la maniere dure, dont la Reine l'avoit traité à la promenade, le confirmoit dans cette cruelle penſée; & l'idée qu'il alloit quitter la

France pour jamais, portoit ſon déſeſpoir au dernier excès : il ſe reprochoit un amour dont la prudence auroit dû lui montrer la terrible deſtinée.

La prudence ne parle preſque jamais à propos aux hommes. Ils ſeroient trop heureux, ſi elle ſe preſſoit de ſe faire entendre. Le plaiſir, la volupté, l'amour propre, l'occaſion l'endorment; elle ne s'éveille que pour être humiliée.

Le Duc de Suffolck reſta deux jours ſans avoir la force

de faire part au Roi, de l'ordre qu'il avoit reçû de son Maître. Il passa ces deux jours sans sortir.

Le Duc de Valois, chèz qui le peu d'espoir d'être aimé, & le bonheur d'un autre plutôt que la raison, avoient vaincu sa tendresse pour la Reine, écouta avec tranquillité le Comte de Gouffier qui l'instruisit de ce qui s'étoit passé à la promenade. Cependant par un mouvement qu'il auroit eû peut-être peine à définir lui-même, il ne put se refuser le plaisir

malin de demander à la Reine, si le Roi lui avoit donné le tems & à l'Ambassadeur, de se plaindre ensemble de leur commune destinée, & de se jurer une fidélité éternelle.

La Reine regarda fierement le Duc de Valois, & lui dit : Ne craignez rien. Si je vous donne un Maître, il sera votre légitime Roi, & il pourroit bien quelque jour vous faire souvenir que vous avez outragé sa mere.

Dans ce moment, la Reine ne se croyoit pas si près du

terme où elle devoit perdre le Roi. Sa ſanté dépériſſant tous les jours depuis ſon mariage, faiſoit trembler le parti de la Cour, qui déſiroit que ce Prince laiſſât un ſucceſſeur, & flattoit les eſpérances de celui du Duc de Valois, qui ne ceſſoit d'obſerver la Reine.

Le Duc de Suffolck, accablé de ſon chagrin, ſentit néanmoins la cruelle néceſſité d'exécuter les ordres de ſon Maître. Il alla chez le Roi. Ce Prince avoit goûté l'eſprit & le caractere du Duc.

Il l'aſſura d'une maniere obligeante de ſon eſtime : la Duçheſſe de Sommerſet, ajouta-t'il, aimée de la Reine, pourra la conſoler de vous voir quitter ma Cour ; mais je doute que le Duc ſon mari, me faſſe oublier l'Ambaſſadeur à qui il ſuccedera.

La nouvelle, que le Roi d'Angleterre rappelloit le Duc de Suffolck, étonna le Duc de Valois & tout ſon parti. Ce Prince penſa que la Reine l'avoit exigé de ſon frere. Perſuadé que cette Princeſſe avoit obtenu d'elle cet

effort, il ne put rejetter un ſentiment d'eſtime, que l'envie même accorde à la vertu. Ce Prince généreux, honteux & fâché des mortifications qu'il avoit données à la Reine, crut ne devoir pas lui refuſer la ſatisfaction de lui en témoigner ſon regret.

Madame, lui dit-il, l'amour avoit mis, de la méſintelligence entre nous, que l'eſtime nous réuniſſe. Je vous demande votre amitié, je la mériterai par mon reſpect pour vous : je connois vo-

tre vertu, ma conduite ne laiſſera plus doûter de l'hommage ſincere que je lui rends. La Reine étonnée & ſatisfaite de ce diſcours, répondit: Vous me charmez, Prince. Tout eſt oublié. Je me livre avec plaiſir aux ſentimens que vous m'aviez d'abord inſpirés. Je vais vous prouver avec quelle confiance je réponds à votre procedé : c'eſt vous que je charge de dire à l'Ambaſſadeur du Roi mon frere, de ne ſe préſenter dans mon appartement, que pour y prendre ſon audience de

congé. Il peut me faire sa Cour chez le Roi & chez les Princesses.

Dès ce jour, la Princesse Marie sentit les effets des promesses du Duc de Valois. Elle fut aussi sensible au changement qu'elle voyoit dans les manieres & dans la conduite de tout ce qui l'entouroit, que si elle n'eût pas été la victime d'une défiance qui l'avoit si justement offensée.

Une ame généreuse ne connoît ni haine, ni vengeance. Elle oublie l'outrage, elle ne se souvient que du repentir.

Quelle fut la ſurpriſe du Duc de Suffolck, en apprenant du Duc de Valois, que la Reine lui interdiſoit la liberté de paroître chez elle! L'idée qu'il partiroit, ſans avoir eu un moment d'entretien particulier avec cette Princeſſe, ſans l'avoir rendue le témoin de ſon deſeſpoir, ſans avoir pû lire dans ſes yeux l'effet qu'il produiroit ſur elle, tout excitoit ſes regrets, tout irritoit ſa douleur.

Le Duc étoit en proie à la plus déplorable ſituation, lorſque la mort enleva à la

France le plus ſage des Rois.

La nuit du premier de l'an 1515. le Duc de Valois fut éveillé par ſon ami Gouffier. Il tira le rideau de ſon lit, & en ſe proſternant, il lui dit: Il n'y a plus de Duc de Valois, il eſt Roi. C'eſt François Premier qui régne. C'eſt le trop heureux Gouffier, qui avant tout autre lui rend hommage. Louis vient de ceſſer de vivre. Ah! Sire, quel charme pour Gouffier, de répandre des larmes de joie ſur les mains ſacrées de Votre Majeſté.

Leve-toi, mon cher & tendre Gouffier, lui dit le nouveau Monarque. Sois certain que tu as un ami dans ton Roi.

Depuis l'inſtant du mariage de Louis XII. la Comteſſe d'Angoulême avoit été en proie aux craintes de lui voir un Succeſſeur. La mort de ce Prince r'ouvrit ſon ame à la joie & à l'ambition. Enyvrée de l'une & de l'autre, elle courut chez ſon fils. Ah! mon fils, lui dit-elle, avec quel tranſport votre heureuſe mere vous nomme-t'elle ſon Roi! C'eſt mon fils, que

je reconnois pour mon Maître ! Non, Madame, je ne ſerai jamais votre Maître, répondit le Roi, en la prenant dans ſes bras. Mere de votre Roi, vous ſerez toujours ſon conſeil : mon reſpect pour vous, inſpiré par ma tendreſſe, & fortifié par le cas que je fais de votre génie, vous donnera toujours le droit de partager avec moi l'autorité ſuprême.

Les differens mouvemens que la Reine Marie éprouva dans l'inſtant de la mort de Louis XII. ſeroient difficiles

à dépeindre. Elle perdoit un époux dont elle étoit aimée, elle perdroit un Roi respecté de l'Europe, & cher à ses Sujets, mais elle recouvroit sa liberté. Quel bien est plus précieux ! Il nous dédommage de ceux qu'on perd, & nous étourdit sur ceux qui nous manquent.

François Premier alla chez la Reine Marie; il lui dit en l'abordant : Madame, vous n'avez plus d'époux. Je viens vous assurer que la Princesse d'Angleterre, veuve de Louis & sœur de Henri, sera tou-

jours respectée & chérie à ma Cour. Vous connoîtrez dans toutes les occasions, le soin que je prendrai de vos intérêts & de votre gloire.

Je ne puis répondre à ces protestations obligeantes, repartit la Reine Marie, qu'en vous assurant d'une reconnoissance aussi vive que sincere. Je vais, dit le Roi, dépêcher un Courier au Roi d'Angleterre, pour l'informer de la mort de Louis, pour lui témoigner le désir que j'ai de maintenir entre lui & moi, une union frater-

nelle. Si vous voulez, Madame, lui écrire, vous pouvez me confier votre lettre.

La mort de Louis XII. tira le Duc de Suffolck de l'accablement où il étoit. Elle réveilla l'eſpérance dans ſon cœur. Qu'avec plaiſir il voioit le Duc de Valois ſur le Trône! Cet évenement lui rendoit, malgré la Reine Marie, la liberté de la voir. Il ſe diſoit qu'elle ſeroit forcée de l'écouter, de lui parler, d'avoir avec lui de particuliers & longs entretiens. Que ſes intérêts l'exigeroient; que

l'Ambaſſadeur de ſon frere pouvoit ſeul les ſoutenir & les diſcuter. Il ſe flattoit que cette Princeſſe, n'ayant pas donné de ſucceſſeur à Louis, voudroit retourner en Angleterre. Il ne pouvoit penſer que le devoir eût ſi promtement vaincu une tendreſſe ſi délicate. Il le craignoit ; & ne pouvoit le croire. Il ſe promettoit de lire dans les yeux de cette Princeſſe, ſi ce devoir trop ſcrupuleux l'avoit ſeul rendu miſérable ; mais il trembloit de trouver un autre ennemi auſſi diffi-

cile à ſurmonter ; l'orgueil du Trône. C'étoit une Reine; c'étoit la veuve d'un Roi de France, qu'il adoroit. Il n'oſoit concevoir la moindre eſpérance. Il alla chez cette Princeſſe, la circonſtance lui permettoit de s'y préſenter. Il croyoit devoir prendre ſes ordres, avant de faire partir un Courier pour l'Angleterre.

Si ce fut en tremblant qu'il alla chez la Reine Marie, ce fut avec la douleur la plus amere qu'il en revint. Elle lui fit dire que le triſte éve-

nement, qui venoit d'arriver, ne lui permettoit de voir que le Roi; que ce Prince se chargeoit d'une lettre qu'elle écrivoit dans ce moment au Roi son frere.

Le Duc, accablé de cette réponse, se retira chez lui. Il y resta quelques jours: il prenoit la plume pour exprimer à la Reine Marie sa passion & son desespoir, puis il étoit arrêté par la crainte & le respect, que lui imprimoit le caractere ferme & vertueux de cette Princesse. Il osa enfin lui écrire. Voici sa lettre.

Depuis l'inſtant que Madame d'Angleterre a pris le titre de Reine, les chagrins, le déſeſpoir que l'amour le plus tendre peut exciter dans un cœur, ont ſans relâche déchiré le mien. Quelque malheureux qu'il fût, cet amour, il m'attachoit à la vie. Vous m'aviez ordonné de la reſpecter. Elle vous eſt devenue indifferente, rien ne me ſoutient plus. Mes maux triomphent de mon courage, je ne déſire aujourd'hui que la mort. Je vais la chercher. Je fuis l'Angleterre. Je lui épargnerai le ſpectacle honteux de me voir armé contre moi-

moi-même. Non, Madame, ſi vous vous ſouvenez du malheureux & paſſionné Suffolck, ſa mort ne vous ſera pas rougir. Son trépas ſera digne d'un homme, qui a oſé adorer la Princeſſe d'Angleterre. Je la trouverai, cette mort que j'implore. Puiſſai-je, en expirant, me flatter que vous ſerez touchée, en apprenant que j'ai ceſſé de vivre !

La Reine Marie fut émue, en recevant cette lettre. Elle ſentit, en la liſant, ſes yeux remplis de larmes. Son attendriſſement l'étonna. Elle

croyoit haïr le Duc de Suffolck. Les dégoûts qu'elle avoit essuyés, dont elle le rendoit responsable, l'avoient abusée sur ses vrais sentimens: elle s'étoit fait illusion à elle-même, & sa sévere conduite avoit trompé le Duc.

La passion de cet amant, son désespoir, sa funeste résolution de mourir, l'état déplorable où sa lettre peignoit son ame, réveillerent dans celle de la Reine, sa tendresse pour lui. Elle ne put lui refuser la consolation de lui faire dire, que dans quelques

jours elle ſeroit viſible pour lui.

Le Duc de Suffolck fut enchanté du ſuccès de ſa lettre. Il ne s'étoit pas flatté de voir cette Princeſſe avant ſon audience de congé. Il attendit avec une impatience pleine d'inquiétude, le délai preſcrit pour ſe préſenter chez elle. Il y alla. Les chagrins, qui le dévoroient depuis longtems, ſe manifeſtoient ſur ſon viſage : il étoit pâle & défait, ſes yeux preſqu'éteints prouvoient l'état ſouffrant de ſon ame. Ce fut avec une

contenance timide & embarassée qu'il aborda la Reine. Il voulut parler, la parole expira sur ses lévres.

L'effet que produisoit l'amour sur le cœur du Duc de Suffolck, il le produisoit en même tems sur celui de la Reine Marie. Elle avoit une table devant elle, où étoit une lettre cachetée. Ils resterent quelques momens dans le silence, la Reine se faisant effort, le rompit.

J'écris au Roi mon frere, dit-elle au Duc de Suffolck: je lui montre un désir ardent

de le revoir : je lui demande d'obtenir du nouveau Roi, que je quitte ſes Etats, & que ce ſoit vous qui me remeniez en Angleterre ; je le prie que ce ne ſoit plus le Duc de Sommerſet qui vous ſuccéde. Vous le ſçavez. J'aime le commerce & l'eſprit de la Ducheſſe de Sommerſet : elle eſt digne de ma confiance, je veux l'attacher à moi pour jamais ; je la perdrois, ſi le Duc ſon mari venoit en France. Je mande à mon frere combien je crois Milord Dorcet capable de

vous remplacer : j'ajoûte qu'il connoît déja cette Cour, le caractere du Roi, celui de ses Favoris, & celui de ses Ministres.

Voilà ma lettre, lui dit la Reine, envoyez-la à mon frere. Comme son Ambassadeur, il vous chargera de mes interêts : je ne crois pas qu'ils puissent être entre les mains de personne qui me soit plus attaché, & je le crois avec plaisir. J'en ressens un bien sensible, répliqua le Duc de Suffolck, de la justice que vous me rendez. Que

je ſerois heureux, ſi j'oſois me flatter de ne vous être pas devenu un objet indifferent ! La vie que je traîne avec impatience de la perdre, me deviendroit bien chere.

Ces voiles, ces crêpes, repartit la Reine, vous impoſent ſilence. Soumettez-vous au reſpect qu'ils exigent. Vous devez connoître la Princeſſe d'Angleterre, rendez-lui juſtice. En prononçant ces mots, la Reine Marie ſe leva, jetta un regard doux ſur le Duc, & paſſa dans un cabinet.

Le Duc de Suffolck ſortit, il répetoit en marchant les dernieres paroles de la Reine. Le regard, qui les avoient accompagnées; ſa réſolution de retourner en Angleterre; la liberté que cette Princeſſe lui laiſſoit de la voir; le choix qu'elle faiſoit de lui pour la ramener dans les Etats de Henri, tout l'induiſoit à ſe flatter d'être encore cher à la Reine. Le moment où il le penſoit, mettoit ſon ame dans une ſituation qui eût été délicieuſe, ſi elle avoit été de durée : mais preſqu'au

même instant il retomboit dans l'incertitude.

Henri, charmé de la volonté où étoit sa sœur de revenir auprès de lui, écrivit au nouveau Roi. Il lui mandoit que la veuve de Louis, devenue étrangere à la Cour de son successeur, lui demandoit de la quitter pour se retirer à celle d'un frere qui la chérissoit.

Ce Prince chargea le Duc de Suffolck de cette négociation, & des intérêts de la Reine. Le Duc avoit tout ce qu'il falloit pour réussir selon

les ſouhaits du frere & de la ſœur ; eſprit, pénétration, fineſſe & prudence.

La Reine Marie étoit inſtruite tous les jours par le Duc de Suffolck de ces Conférences avec François Premier. Ce Prince, perſuadé que la paſſion de cette Princeſſe pour le Duc de Suffolck, étoit la véritable cauſe du déſir qu'elle montroit de ſe retirer auprès de Henri, ſans paroître le ſoupçonner, conſentit à ſa retraite. Dès que ſon départ, & ce qui concernoit ſes intérêts furent réglés,

le Roi alla chez elle.

Je ſuis trop heureux, Madame, lui dit ce Prince, je fais ce qui vous eſt agréable. Vous ſouhaitez de faire l'ornement de la Cour d'Angleterre, je ſacrifie à ce déſir le plaiſir que j'aurois eû de vous voir faire l'ornement de la mienne. Vous auriez eû lieu d'être ſatisfaite de mes attentions, des reſpects qu'on vous auroit rendus, comme Reine, comme veuve d'un Roi dont mes Sujets chériſſent la mémoire, & comme ſœur de Henri, à qui je prou-

verai dans toutes les occasions mon estime, & l'envie que j'ai de rester son ami & son allié.

Vous ne voulez pas, répondit la Reine Marie, que je quitte vos Etats sans un regret qui me coûte des larmes. Vous voulez que j'emporte en Angleterre une reconnoissance que je conserverai toujours avec plaisir au fond de mon cœur. Je vous demande votre amitié : que je puisse me flatter que j'ai un ami dans mon Roi. Veuve de votre prédécesseur, vous

ſûr le Trône, je deviens votre Sujette : je le ſçais, je ne l'oublierai jamais. Moins à ce titre encore que par mes ſentimens pour vous, en Angleterre comme en France, je vous ſerai toujours attachée ; vos intérêts me seront toujours précieux, & jalouſe de votre gloire, je ferai toujours des vœux pour elle. Puiſſiez-vous, ainſi que mon frere, m'épargner la douleur ſenſible de vous voir jamais déſunis !

Le Roi touché du diſcours de la Reine, prit une de ſes

mains, la baiſa, & lui jura que dans toutes les occaſions, il lui prouveroit combien il méritoit d'elle ces tendres ſentimens.

Ce jour tant déſiré arriva, où la Reine Marie contente des attentions & des procedés de François Premier, quitta ſa Cour. Elle reçut de ce Prince pénétré d'eſtime pour elle, toutes les marques de diſtinction qui pouvoient le plus la flatter, & ſatisfaire le Roi d'Angleterre. Elle dit au Roi François, en recevant ſes adieux : Prince, vous êtes ſi

digne de regner, vos Sujets ſont ſi contens, à juſte titre, de vous avoir pour Maître, que je ſuis charmée de ne leur en avoir pas donné un autre.

Depuis Paris juſqu'à Calais, les honneurs dus à une Reine de France, furent rendus à cette Princeſſe. On en uſa de même depuis Calais juſqu'à Douvres.

Le Roi d'Angleterre reçut la Reine ſa ſœur, avec les témoignages de la plus tendre amitié. Le Duc de Suffolck n'avoit pas été aſſez long-

TAYLOR INST. OXFORD

tems abſent, pour avoir rien perdu de l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit de Henri. Il en fut accueilli avec les marques les plus diſtinguées de ſon eſtime. On vit ſa joye éclater en revoyant ce Favori.

L'Evêque de Lincoln en fut bleſſé : né jaloux, envieux, dévoré du déſir de gouverner ſeul ſon Roi, un Trône auroit à peine ſatisfait ſon ambition.

Dès que Henri fut ſeul avec la Reine Marie, il lui dit en l'embraſſant : Que je ſuis

content de vous revoir, & de vous revoir la tête ornée d'un Diadême ! Combien de fois m'avez-vous manqué ? Combien de fois vous ai-je ou désirée ou regrettée ! La Couronne de France répand sur vous un éclat qui me charme, & vous êtes à la Cour d'un frere qui vous chérit : tout vous y respectera, tout vous y rendra les honneurs dus à votre rang suprême.

Le plaisir que se faisoit la Reine Marie de revoir la Duchesse de Sommerset,

donna à ses embrassemens une vivacité qui assuroit la Duchesse, combien elle étoit chere à la sœur. de Henri. Cette Princesse lui demanda si elle lui pardonnoit de l'avoir arrêtée en Angleterre, au moment où elle se flattoit de voir la Cour de France. La raison, ajouta-t-elle, qui m'avoit fait prier mon frere, que le Duc de Sommerset succedât au Duc de Suffolck, est la même qui m'a fait exiger de lui de nommer un autre Ambassadeur. Je n'ai consulté que ma satisfaction.

Louis vivant, moi ſur ſon Trône, je vous déſirois en France : vous m'y manquiez. Louis mort, moi revenant en Angleterre, j'y voulois jouir de vous. Je veux que dépoſitaire de mes plus ſecrets ſentimens, vous ſoyez mon amie : je veux que mon amitié pour vous mérite de la vôtre, que vous vous attachiez à moi pour jamais. Ah ! Ducheſſe, quel ſoulagement aux peines de l'ame & de l'eſprit, de pouvoir les confier à une perſonne de la diſcrétion de qui on eſt sûr !

Je ne regrette rien, Madame, répondit la Ducheſſe de Sommerſet; ſenſible aux charmes de l'amitié, je vous livre un cœur que vous ne partagerez qu'avec un époux que j'aime.

La Reine Marie lui découvrit ſon ame toute entiere, & elle lui avoua ſa foibleſſe pour le Duc de Suffolck. Quel ſort aura votre mutuelle tendreſſe, dit alors Madame de Sommerſet? Que d'ennemis je leur vois! Votre naiſſance, votre tête ceinte d'un Diadême, un

frere couronné, jaloux de sa grandeur & de la vôtre. Ah! Duchesse, s'écria cette Princesse, je n'ose envisager tout ce que vous me faites voir! Je l'avoue, je descendrois avec plaisir du rang suprême, pour faire le bonheur du Duc de Suffolck. Je ne suis pas sans espérance, j'ai du crédit sur l'esprit de mon frere, il m'aime, & le Duc a un grand ascendant sur lui. Son amitié pour ce Favori va jusqu'à la foiblesse. Je ne crains pour lui que l'Evêque de Lincoln.

Le consentement de Henri

ſuffiroit-il, Madame, dit la Ducheſſe de Sommerſet ? François Premier.... Je ſçais, reprit la Reine, en interrompant la Ducheſſe, que je ſuis reſtée la Sujette de ce Prince, au moment que Louis XII. a ceſſé de vivre. Je me le dis d'abord. Ma conduite depuis cet inſtant avec le nouveau Roi, m'a, je crois, aſſuré ſon amitié : peut-être le trouverai-je favorable à ma tendreſſe. Mais le tems n'eſt pas encore arrivé, où je puis avouer à ce Prince & à mon frere, la réſolution où je ſuis

de récompenser de ma main un amour aussi respectueux que tendre, un amour que le Duc n'a ressenti jusqu'à ce jour, que pour être en proye aux craintes, aux inquiétudes & au désespoir.

La Duchesse de Sommerset passoit les jours avec la Reine Marie. Le Duc de Suffolck faisoit le sujet de tous leurs entretiens. Dans des momens, cette Princesse se flattoit de vaincre les obstacles qu'elle voyoit pour parvenir au seul bonheur où elle aspiroit. Dans d'autres, elle

n'osoit espérer que son frere, que le Roi François, consentissent à la voir descendre jusqu'au Duc de Suffolck.

L'assiduité de la Duchesse de Sommerset à faire sa Cour à la Reine Marie, le plaisir que paroissoit trouver cette Princesse, à être presque toujours seule avec cette amie, firent penser au Duc de Suffolck qu'elle lui confioit ses plus secrets sentimens.

Le Duc étoit de tous les tems lié de la plus étroite amitié avec le Duc & la Duchesse de Sommerset. Désespéré de l'incertitude

l'incertitude où le tenoit la conduite de la Reine avec lui, & pressé du désir de faire parler la Duchesse, il lui dit un jour.

Quels peuvent être les sujets des longs entretiens que vous avez tous les jours avec la Reine? Le séjour de cette Princesse en France, répondit Madame de Sommerset, la mort de Louis XII. l'avenement du Duc de Valois au Trône, les differentes impressions que firent à la Cour ces deux grands évenemens, la joye des uns, la douleur

des autres, les queſtions que la Reine me permet de lui faire, ſes réponſes, ſes réflexions, les miennes, croyez-vous, Duc, qu'avec tous ces fonds, nous manquions de matiere pour fournir à nos converſations ?

Si vous préſumiez aſſez de ma diſcrétion, répliqua le Duc, vous auriez peut-être à me confier des ſecrets dont la Reine vous trouve digne d'être dépoſitaire. En ce cas, reprit la Ducheſſe, m'eſtimeriez-vous ſi je vous les révelois ? Mais je crois, Duc,

que la Reine n'en a pas pour vous. Dès sa plus tendre jeunesse, vous avez eû sa confiance : le nom de Gouverneur qu'elle vous avoit donné, en est le garand.

Madame d'Angleterre, repartit le Duc de Suffolck, me l'avoit donné, ce nom. La Reine Marie l'a oublié. La Cour de France a bien changé cette Princesse. J'avoue que je vois ce changement avec une douleur mortelle : vous pourriez peut-être l'adoucir, mais votre amitié, Duchesse, n'est pas pitoyable. Vous êtes

injuste, reprit Madame de Sommerset, en souriant; la Reine Marie pense toujours pour le Duc de Suffolck, comme pensoit la Princesse d'Angleterre; le tems vous l'apprendra.

La Duchesse de Sommerset crut pouvoir, sans manquer à la Reine, ténir ce discours au Duc de Suffolck, à qui il fit une vive impression. Il ne douta plus que la Reine n'eût ouvert son cœur à la Duchesse, il lui sçut gré de la maniere fine dont elle avoit bien voulu le rassurer,

& il se flatta de n'avoir à murmurer que contre un devoir trop scrupuleux.

La Reine Marie écouta avec un plaisir extrême la Duchesse de Sommerset, qui lui rendit cette conversation; elle la remercia d'en avoir assez dit pour porter quelque calme dans l'ame du Duc de Suffolck.

Depuis le retour de cette Princesse en Angleterre, elle n'étoit plus la même. Il lui en coûtoit des efforts extrêmes, non, pour vaincre sa tendresse, mais pour la maî-

trifer dans toutes les occasions où l'amour du Duc, quoique muet, lui parloit, l'intéressoit, la touchoit, la pressoit d'adoucir les peines cruelles d'un amant qu'elle trouvoit si digne de posseder son cœur. Le silence qu'elle s'imposoit, ces inquiétudes sur le sort qu'auroit sa tendresse, ces murmures contre son rang, tout mettoit cette Princesse à des épreuves que son courage pouvoit à peine soutenir.

Henri ne tarda pas à s'appercevoir que sa sœur étoit

triste & rêveuse : il lui voyoit même étouffer des soupirs. Il craignit qu'elle n'eût laissé surprendre son cœur à la Cour de Louis. En entrant un jour chez cette Princesse, il la surprit le visage couvert de larmes. Etonné, il resta un moment sans parler, puis en la regardant fixement, il lui dit : Vous êtes Reine, Reine indépendante, vous avez voulu quitter les Etats de François Premier, vous avez désiré de revenir dans les miens, vous y êtes, & vous y êtes adorée, que peut-

il vous manquer pour être heureuse ? Vous ne répondez rien ..... Vos larmes redoublent ..... Elles affermissent mes soupçons. Oui, vous avez reçû à la Cour de France une impression trop tendre. La Princesse Marie rougit à ce discours. Henri crut pour ce moment ne devoir pas la presser davantage ; mais il la quitta persuadé que son cœur renfermoit une vive tendresse ; & le désir ardent qu'elle avoit montré de s'éloigner de la Cour du jeune Roi François, lui fit penser que sa sœur

aimoit ce Prince, & qu'effrayée de ſes ſentimens pour lui, elle avoit voulu le fuir.

En arrivant à Londres, la Reine Marie avoit prié ſon frere de la laiſſer la maîtreſſe d'être preſqu'inviſible à tout le monde, ajoutant que ſon deuil lui preſcrivoit cette conduite, elle excepta le Duc & la Ducheſſe de Sommerſet, & le Duc de Suffolck. Cette exception avoit flatté ce malheureux amant, déchiré ſans ceſſe par l'incertitude d'être ou de n'être pas aimé.

Ce fut au Duc de Suffolck

que le Roi ouvrit son cœur. Quel soulagement le récit de ce Prince ne porta-t-il pas dans celui du Duc ! A mesure que Henri lui racontoit ce qui s'étoit passé entre sa sœur & lui, Suffolck s'assuroit d'être toujours cher à cette Princesse, & il se flattoit que c'étoit lui qui faisoit couler ses larmes.

Ma sœur aime, poursuivit Henri. Est-ce François Premier ? Sa prompte résolution de quitter la Cour de ce Prince, m'en assure, & l'effort qu'elle a sçû obtenir d'elle de

le fuir, m'eſt un garand que l'abſence triomphera de ſa foibleſſe.

Jamais le Duc de Suffolck ne s'étoit ſi fort contraint aux yeux de ſon Roi, ſa joye étoit toujours prête à s'échapper, il paſſoit en un inſtant de l'incertitude à l'eſpérance d'être toujours aimé.

Il jouiſſoit depuis quelques jours d'une ſituation plus heureuſe, il croyoit lire dans les yeux de la Reine Marie, les ſentimens qu'elle renfermoit au fond de ſon cœur, lorſque l'amour qu'il remercioit à

tous les instans, le frappa d'un coup terrible.

La réputation d'esprit & de beauté de la Reine Marie, avoit été jusqu'à Charles d'Autriche, dans le tems qu'elle étoit encore Madame d'Angleterre. Ce Prince étoit assez sensé pour vouloir une femme respectable, assez voluptueux pour désirer qu'elle fût aimable, assez sage pour souhaiter qu'elle fût digne d'être son amie ; tous ces avantages se trouvoient dans la possession de cette Princesse. Les propositions en

avoient été faites. Charles & Henri étoient d'accord, quand Henri affranchi du scrupule de manquer à sa parole, accorda sa sœur à Louis XII. pour procurer la paix à l'Angleterre.

Charles d'Autriche fut aussi touché, qu'offensé de cette préférence. Elle lui enlevoit une Princesse qui lui étoit promise, & que son imagination prévenue lui montroit digne de remplir tous ses vœux.

Dès que Marie d'Angleterre fut veuve, le désir de

la pósseder se réveilla dans le cœur de ce Prince. Il n'y avoit encore que peu de tems qu'elle étoit arrivée à Londres, lorsque l'Archiduc fit faire de nouvelles propositions au Roi d'Angleterre. Les avantages que Henri envisageoit dans cette alliance, la lui firent d'abord regarder comme sans obstacle. Il pensa que l'Archiduc d'Autriche effaceroit sans peine du cœur de la Reine Marie, le souvenir trop tendre de François Premier, & que bientôt assise sur le Trône d'Espa-

gne, elle s'y consoleroit d'avoir perdu le titre de Reine de France.

Henri, inquiet des dispositions où il trouveroit Marie d'Angleterre, voulant la préparer, confia au Duc de Suffolck, que l'Archiduc d'Autriche lui demandoit la main de sa sœur. Que devint le Duc en écoutant le Roi ! Il frémit à la pensée qu'il alloit encore perdre cette Princesse : que Charles d'Autriche, jeune, aimable, capable de lui plaire, en devenant son époux, le banni-

roit pour jamais de ſon cœur. Allez chez ma ſœur, lui dit Henri, ſondez ſes ſentimens; je veux ſçavoir quelle ſera ſa réponſe avant de lui parler. Je crains d'avoir à combattre la paſſion dont je la crois prévenue pour François Premier. Peut-être auſſi penſera-t-elle avec plaiſir, que l'amour lui préſente un époux capable de la dégager d'une tendreſſe qui ne peut jamais être heureuſe. Sa retraite dans mes Etats m'aſſure que ſa raiſon la condamne.

Le Duc effrayé de la com-

miſſion que lui donnoit le Roi, craignant que la Reine Marie ne le déſapprouvât de s'en être chargé, ſupplia Henri de l'en diſpenſer. Il perſuada à ce Prince que c'étoit lui-même qui devoit apprendre à la Reine les deſſeins de Charles d'Autriche.

Henri alla chez ſa ſœur. L'Archiduc d'Autriche, lui dit-il, a ſenti vivement le regret de vous voir unie à un autre qu'à lui : aujourd'hui que la mort de Louis XII. vous a rendue libre, il demande votre main. Il mé-

rite de l'obtenir. Souverain des Pays-Bas, il doit succeder au Royaume d'Espagne après la mort de Ferdinand son grand-pere ; l'estime de l'Europe entiere, que son caractere a déja sçû lui gagner ; son âge assorti au vôtre, son esprit, tout parle en sa faveur, & doit vous le montrer digne de vous posseder. La mort de Louis me met en état de réparer mon tort à l'égard d'un Prince que j'estime, & votre union en assure une éternelle entre lui & votre frere.

La Princesse d'Angleterre, répliqua la Reine Marie, soumise aux ordres de son frere & de son Roi, a été à l'Autel sans paroître en murmurer : votre peuple avoit besoin de la paix, ma main en étoit le gage, mon malheur étoit nécessaire au bonheur de vos Sujets, je me suis sacrifiée ; mais veuve de Louis XII. je puis opposer une volonté à la vôtre. Je vais vous la déclarer.

Jamais je ne donnerai ma main sans l'aveu de mon cœur, lui seul en disposera.

C'eſt vous dire, mon frere, que je la refuſe à l'Archiduc. Ma ſœur, dit vivement Henri; donnez des Maîtres à l'Univers, en vous uniſſant à ce Prince; il poſſedera bientôt votre cœur, ne fût-il pas à vous dans ce moment. Charles d'Autriche, ſeul peut, ſans vous faire rougir, ſuccéder à Loüis XII. Comme votre frere, je vous en conjure; comme votre Roi, je vous ordonne de l'accepter pour époux.

Vous êtes mon frere, répondit Marie d'Angleterre;

un frere que je chéris, auprès de qui j'ai désiré de passer mes jours; mais souffrez que je vous le dise, vous n'êtes plus mon Roi. C'est le successeur de Loüis qui l'est devenu. Veuve de son prédécesseur, je suis sa Sujette. Au milieu même de vos Etats, vous n'avez d'autorité sur moi, que celle que mon amitié pour vous veut bien reconnoître. Oüi, c'est de François Premier que je dépens: néanmoins s'il m'ordonnoit d'épouser l'Archiduc, j'aurois la liberté de lui répresen-

ter que ſes droits ne s'étendent pas juſqu'à diſpoſer, malgré moi, de ma perſonne.

Les Princeſſes nées ſur le Trône, repartit le Roi, filles ou veuves, ne ſont jamais libres dans leurs choix : elles ne peuvent ni refuſer, ni donner leur main à leur gré : elles ſe doivent à la politique, à l'ambition, au bien de l'Etat, à l'intérêt du Prince. Je laiſſe à votre raiſon le ſoin de vous conſeiller. Si vous l'écoutez, Charles ſera heureux : Henri, votre frere, votre légitime Roi, reconnoî-

tra en vous une sœur digne de l'être.

Il est aisé de comprendre en quel état Henri laissoit la Reine Marie. Elle étoit ensevelie dans ses pensées, quand Madame de Sommerset entra. Venez, Duchesse, s'écria-t'elle, venez au secours d'une Princesse malheureuse. L'Archiduc d'Autriche..... Mon frere.... Eh bien! dit Madame de Sommerset.... Que je suis à plaindre, reprit la Reine! Expliquez-vous, Madame. Vous m'allarmez. L'Archiduc, dit la Reine, en

interrompant la Ducheſſe, l'Archiduc, demande ma main, & mon frere, le cruel Henri, croit avoir le droit de me forcer à la lui donner. Je l'ai refuſée. Ma fermeté l'a étonné. Il la croit l'effet de l'amour. Oüi, il croit que j'aime, il croit que François I. eſt l'objet de cette tendreſſe, je veux lui laiſſer ſon erreur, juſqu'à ce que débarraſſée de mes crêpes, il me ſoit permis de le déſabuſer. Ah! Ducheſſe, que je crains ce moment! Il coûtera peut-être au Duc un exil éternel : le reſ-
ſentiment

sentiment de mon frere fera disparoître le Favori, il ne lui montrera que le téméraire.

Rassûrez-vous, Madame, répliqua la Duchesse de Sommerset. Aujourd'hui Reine, veuve indépendante, le Roi n'a que la voie de la douceur pour vous porter à une alliance qu'il regarde sans doute comme utile à ses interêts. Mais je ne puis vous dissimuler qu'il vous faut son aveu, qu'il vous faut celui de François Premier, pour honorer de votre main le Duc de Suf-

folck. Ah ! je ne pourrai jamais la lui donner, dit douloureusement la Reine.

Le Duc de Suffolck étoit livré aux plus violentes inquiétudes ; c'étoit en frémissant qu'il attendoit la réponse de la Reine Marie, lorsqu'il vit revenir le Roi. Sa phisionomie triste porta la joie dans l'ame du Duc : il entra dans le cabinet de Henri, ce Prince en passant lui avoit fait signe de le suivre. Ma sœur refuse l'Archiduc, lui dit-il. Un amour insensé lui fait méconnoître en moi

ſon Roi, ſon frere; elle vient de ſe révolter contre ces deux titres. Celui de Reine de France, dit-elle, rend François Premier ſon légitime Roi, & m'ôte tous mes droits ſur elle.

Le Duc de Suffolck ne put écouter Henri ſans une émotion extréme : ce Prince s'en apperçut, il s'y méprit. Suffolck, lui dit-il, je lis dans vos regards animés, combien vous êtes indigné de la réſiſtance & des diſcours d'une Princeſſe qui a ſi peu profité de vos inſtructions.

Henri, moins offenſé de la réſiſtance de la Reine Marie, que de ce qu'elle avoit oſé lui dire, voulant lui donner le tems de réfléchir, voulant lui faire ſentir ſon mécontentement, ne paroiſſoit plus chez elle. Cette froideur inſtruiſoit la Reine du reſſentiment de ſon frere : elle connoiſſoit ce Prince, violent, vindicatif; elle trembloit de l'avoir trop irrité; elle ſe reprochoit de lui avoir montré avec trop de fermeté, que le titre de Reine de France la rendoit indépendante à ſa Cour.

J'ai blessé l'orgueil & l'amitié de mon frere, disoit cette Princesse à Madame de Sommerset, il ne me le pardonnera jamais. Je sçais que je ne serai pas malgré moi à l'Archiduc, mais je ne puis être au Duc de Suffolck, malgré Henri.

Le cœur & l'esprit agité, la Reine Marie tomba malade. Il y avoit quelques jours qu'elle gardoit le lit, lorsque le Roi vint la voir.

Une ame bien née, lui dit Henri, est facilement émue par les reproches que lui cau-

se un procédé contraire à la raison, au devoir & à l'amitié. C'est sans doute cette situation, qui altére votre santé ? Si un génereux repentir vous agite, Charles d'Autriche peut aisément nous réconcilier. Flatté que vous reconnoissiez en moi un frere, qui vous a toujours chérie, j'oublirai que vous avez voulu le méconnoître pour votre Roi...... Vous gardez le silence !... Que dois-je penser ?

Renoncez, mon frere, répliqua la Reine, à l'espérance de me voir unie à l'Ar-

chiduc : je ne veux jamais quitter vos Etats, je veux vivre & mourir auprès de vous. La Couronne que Loüis XII. a posée sur ma tête, ne laisse rien à désirer ni à mon ambition, ni à la vôtre. Oubliez, mon frere, ajoûta-t'elle, en prenant les mains de Henri, & en les lui serrant avec tendresse, que j'ai voulu un moment me soustraire à l'autorité, que mon amitié pour vous & le sang vous donnent sur moi. Mais, mon frere, ce seroit en abuser, que d'exiger mon consentement pour

une alliance, dont la ſeule propoſition m'a fait trembler.

La cauſe de votre refus, repartit Henri, eſt renfermée au fonds de votre cœur. Vous ne l'avez pas rapporté à Londres, tel que vous l'avez porté à Paris. Il eſt le même qu'il étoit, quand j'ai quitté l'Angleterre, répondit la Reine Marie. Il eſt le même, reprit le Roi étonné! Ce diſcours eſt un aveu, que vous aimez, & que vous aimiez, avant que j'aie reçû votre main pour Loüis XII.

Oüi, mon frere, j'aimois, répondit la Reine. Oüi, j'aurois payé de la moitié de mes jours, la liberté de refuſer un Diadême, & celle de diſpoſer de ma main en faveur du plus digne de vos Sujets. Qu'entens-je, s'écria le Roi! Que dites-vous! Ah! mon frere, reprit la Reine, ſi votre amitié pour moi n'eſt pas aſſez puiſſante pour vous faire ſacrifier au bonheur de ma vie, l'orguëil du Trône, vous pleurerez bientôt ma perte.

Vous réclamez envain mon

amitié, dit froidement Henri, elle me défend de me prêter à votre foiblesse, & la prudence m'ordonne d'ignorer quel est le téméraire à ma Cour, pour qui vous voulez descendre du premier rang du monde. Vous reconnoissez François pour votre Roi : Eh bien ! jamais il ne verra sans en être blessé, qu'une Reine de France s'abaisse jusqu'à épouser un de mes Sujets. Ce Sujet, quel qu'il soit, me sera responsable de votre égarement, si vous conservez le désir d'en faire votre époux.

A ce diſcours, la Reine Marie ne put retenir ſes larmes: Arrêtez, mon frere, s'écria-t-elle, en voyant ce Prince qui la quittoit. Par pitié..... Henri ſortit ſans paroître écouter la Reine. . . .

La douleur de cette Princeſſe étoit au dernier excès, quand le Duc de Suffolck parut à ſes yeux. Que l'état où je vous vois, Madame, lui dit-il, me cauſe d'effroi! Vous êtes toute en pleurs; le Roi ſort de votre appartement, je n'oſe vous demander.... Ah! Duc, s'écria la Reine, vous

êtes perdu ! Non, Madame, répliqua le Duc de Suffolck ; si je suis assez fortuné pour être l'obstacle que l'Archiduc trouve au bonheur de vous posseder.

Non, reprit la Reine, je n'écoute plus les loix du devoir ! J'ai pû lui obéir jusqu'à ce jour ; je vous en ai peut-être rendu trop sévérement la victime ; mais dans ce moment l'amour au désespoir en triomphe. Oui, Duc, oui, je suis pour vous toujours la même. Ma tendresse renfermée au fond de

mon cœur depuis l'instant où j'ai été unie au Roi Louis, n'en a pris que plus de force. C'est elle qui m'a donné le courage de refuser Charles d'Autriche; c'est elle qui m'a inspiré assez de fermeté pour déclarer à mon frere que je ne voulois disposer de ma main, qu'en faveur du plus digne de ses Sujets. N'est-ce pas vous avoir nommé? Ah! Princesse, s'écria le Duc, laissez-moi le tems de respirer. Mon cœur ne peut contenir tous les mouvemens qui s'y confondent. Quoi! vous consen-

tez à defcendre jufqu'à moi ? Comment exprimer tout ce que je fens !

Vous ne voyez dans ce moment, repartit la Reine Marie, que votre bonheur; moi, cher Duc, je ne vois que l'abîme affreux où ce même bonheur va vous précipiter. Puis-je trop le payer, répondit le Duc ! Ma liberté, ma vie, tout eft au-deffous de la félicité fuprême d'être aimé de vous. Que le long filence que je m'étois prefcrit, dit la Reine, me fait trouver de plaifir à vous dire que je vous

aime, à faire ſucceder dans votre ame la joye aux chagrins que ma réſerve avec vous y nourriſſoit ! Combien de fois ai-je reproché au devoir, de vous rendre auſſi malheureux que vous étiez aimé ?.... Mais quel ſort aura notre amour ? Que va réſoudre mon frere ? Que fera-t-il ? Il ſçait dans ce moment, que c'eſt vous que je préfére à Charles d'Autriche. Il eſt irrité. Il eſt violent. Que je crains pour vous ! Non, cher Duc, nous ne ſerons jamais unis.

Pendant que la Reine Marie rendoit au Duc de Suffolck ce que lui avoit dit le Roi, & ce qu'elle lui avoit répondu, ce Prince repassoit dans son esprit, tout ce qui pouvoit l'assurer que son Favori étoit l'objet de la tendresse de la Reine sa sœur. Il ne se méprit plus dans ce moment, au trouble & aux regards animés de Suffolck, quand il lui avoit raconté la résistance de la Reine. Il se rappella avec quelle adresse il s'étoit soustrait à la commission de prévenir cette Princesse des

desseins de l'Archiduc. Il sentit une honte secrette d'avoir été si long-tems trompé par sa sœur & par Suffolck. Incertain de ces résolutions, il manda l'Evêque de Lincoln.

Je veux me plaindre à vous, lui dit Henri, de ma sœur & de Suffolck. Tous deux depuis des années entieres me trahissent. Ils s'aiment. C'en est fait, je suis sans espérance de vaincre cette audacieuse Princesse, en faveur de Charles d'Autriche. Elle a osé me demander mon aveu pour épouser Suffolck; elle

ne me l'a pas nommé, mais je n'en puis douter. C'est lui. Tout m'en assure.

L'Evêque de Lincoln, qui cherchoit à perdre le Duc de Suffolck, en saisit l'occasion avec transport. Il montra à Henri l'audace d'un Sujet qui ose séduire le cœur de la sœur de son Roi. Il parut offensé pour ce Prince de découvrir dans ce Favori, un ingrat, un présomptueux, un traître. Il lui fit sentir quel outrage ce seroit pour l'Archiduc, s'il se voyoit préférer un simple Gentilhomme.

Que diroit François Premier, ajouta Volsei, si Charles de Brandon devenoit possesseur de la veuve de Louis XII. Ah! Sire, si votre amitié pour la Reine Marie, vous fait ceder à ses désirs, le Roi François & Charles d'Autriche, seront deux ennemis qui pourroient un jour vous faire souvenir avec regret d'une foiblesse si condamnable. De plus elle aviliroit Votre Majesté. Un Souverain doit éviter que ses Sujets, & sur-tout que l'étranger prennent de son caractere

une opinion auſſi dangereuſe, les conſéquences en ſont terribles. L'amour de votre gloire m'inſpire la hardieſſe de vous montrer cette vérité. Votre génie ſupérieur vous a attiré l'eſtime de l'Europe, qu'elle le reconnoiſſe par vos actions auſſi ferme qu'étendu : qu'elle en ait la preuve dans la perſonne d'un Favori qui vous a manqué.

L'Evêque de Lincoln, voyant l'impreſſion qu'il faiſoit ſur l'eſprit du Roi, lui conſeilla d'exiler le Duc de Suffolck. C'eſt la ſeule voye

que vous avez, Sire, continua-t-il, pour arrêter les tendres & pressantes persécutions d'une sœur chérie ; pour échapper au repentir feint & aux soumissions adroites d'un homme qui a sur Votre Majesté plus de pouvoir qu'elle ne pense. Mettez-vous enfin en état de ne pas vous craindre. Si les hommes avoient moins de confiance en eux, ils en obtiendroient plus des autres, ils s'épargneroient la honte de commettre des fautes.

L'éloquence de l'Evêque

de Lincoln ſçut ſi bien perſuader le Roi, que dès ce moment même le Duc de Suffolck fut exilé, avec ordre de ſortir de Londres avant la nuit, & de ſe rendre dans une Terre qu'il avoit dans le Comté de Darbi.

Quoique le Duc de Suffolck attendît ce coup, l'amour le lui fit ſentir vivement. Il venoit d'être trop heureux pour que le paſſage ſubit dè ce moment fortuné à une diſgrace, n'abattît pas ſon courage. Mais quelle fut ſa douleur, en apprenant de celui

qui lui portoit sa lettre d'exil, que le Roi lui défendoit sous peine d'encourir toute sa colere, d'écrire à la Reine Marie avant de partir, ni lorsqu'il seroit dans ses Terres !

Maître de lui en apparence, le Duc de Suffolck dit à un vieux Gentilhomme qui lui étoit attaché : Votre âge ne vous permet pas de me suivre, restez à Londres, dès que je serai parti, allez chez le Duc de Sommerset, dites-lui & à la Duchesse, que devenu un objet odieux à mon Roi, il me relegue dans

le Comté de Darbi. Ajoutez qu'il m'eſt défendu d'écrire, aſſurez-les que je ſerai toujours digne de leur amitié.

Ce Gentilhomme ſans attendre le départ de ſon Maître, alla chez la Ducheſſe de Sommerſet. Elle alloit chez la Reine Marie, au moment qu'il lui apprit la diſgrace du Favori de Henri. Malheureuſe Princeſſe, ſe dit-elle à elle-même, quelle nouvelle vais-je vous apprendre ! Que je crains votre douleur !

La Ducheſſe de Sommerſet

ſet entra chez la Reine Marie avec un air abattu. Le coup eſt porté, s'écria cette Princeſſe! Je lis mon malheur dans vos yeux. Le Duc eſt proſcrit. Oüi, Madame, répondit la Ducheſſe de Sommerſet, il eſt exilé. Il eſt parti, ou il va partir dans ce moment. Cher Duc, dit languiſſamment la Reine, que nous ſommes à plaindre!

Après ce peu de paroles, elle tomba dans l'accablement. Les yeux attachés à terre, la tête baiſſée, les bras abattus, ſon déſéſpoir la ren-

dit long-tems immobile. Le coup dont je ſuis frappée, reprit-elle, m'ôte juſqu'à la liberté de penſer.... En quel état eſt le Duc !... Le mien me répreſente le ſien..... Quel éclat !... La violence de mon frere, ſans doute animée par le jaloux Volſei, lui fait compromettre ma réputation. Cette penſée m'afflige autant que la diſgrace du Duc. Un ſilence morne mettoit des intervalles à chaque parole de la Reine.

La Ducheſſe de Sommerſet, pénetrée de la douleur

de cette Princesse, n'ayant rien de consolant à lui dire, ne lui témoignoit sa sensibilité, qu'en moüillant ses mains de ses larmes.

La Reine passa le reste du jour dans cet abattement : quelques mots, quelques plaintes, quelques soupirs lui échappoient, lorsqu'elle s'écria vivement ! Ah, Duchesse ! j'entrevois un moyen propre à vaincre les obstacles qui s'opposent au bonheur du Duc & au mien.

Convient-il que je reste dans les Etats de mon frere,

broüillée avec lui ? Resterai-je à sa Cour sans qu'il me voye ? Ne puis-je pas lui demander de me retirer en Ecosse auprès de la Reine ma sœur ? Ce projet me coûte, mais il faut l'exécuter. Arrivée en Ecosse, le Duc peut y passer. Là, je pourrai malgré mon frere unir mon sort au sien. Le parti en est pris. Il est des situations violentes qui forcent à secoüer le joug des bienséances trop austéres. C'est vous, Duchesse, que je prie de voir Henri, de lui dire que je lui deman-

de de quitter ſes Etats. Ajoûtez que je crois qu'il ne ſçauroit déſapprouver ma retraite en Ecoſſe. La Ducheſſe de Sommerſet accepta la commiſſion de la Reine; l'aſſura du déſir ardent qu'elle avoit de réuſſir, & la quitta.

Le lendemain Madame de Sommerſet alla chez le Roi. Qu'avez-vous à me dire de la part de ma ſœur, lui demanda-t'il? Vous envoye-t'elle me faire des plaintes de moi, tandis que j'ai à lui reprocher un égarement qui

me coûte son amitié, qui lui coûte la mienne, & qui m'a forcé à punir un téméraire que j'aimois.

Ne deviez-vous pas craindre, Sire, répondit la Duchesse de Sommerset, que le Duc de Suffolck & Madame d'Angleterre, doüés l'un & l'autre de toutes les qualités propres à séduire, n'en éprouvassent mutuellement les effets ? Se voyant tous les jours avec la liberté que vous leur aviez laissée, ayant à tout moment occasion de s'admirer, pouvoient-ils ne

pas s'aimer ? Est-ce à Votre Majesté à punir un amour, à qui elle a, pour ainsi dire, permis de naître.

C'est à moi à empêcher ma sœur, Reine de France, de s'abaisser jusqu'à un Sujet, répliqua Henri. Qu'elle me donne sa parole d'épouser Charles d'Autriche, dès ce moment je rappelle Suffolck. Il restera en exil, repartit la Duchesse de Sommerset. Mais, Sire, la Reine Marie vous est assez attachée pour chercher à vous rendre votre Favori, & elle

aime assez ce Favori, pour se sacrifier en faveur de son retour. Permettez qu'elle se retire en Ecosse, & rappellez le Duc de Suffolck. C'est où se bornent aujourd'hui tous les vœux de cette Princesse. Eh, ce seroit me rendre Suffolck, reprit le Roi! Non, Duchesse, la Reine Marie restera à ma Cour; elle est un dépôt que François Premier m'a confié: je ne puis le rendre qu'à lui. De plus la Reine d'Ecosse, ma sœur, ne recevroit la Reine Marie que de mon consentement.

Je le refuſe. Le Roi quitta la Ducheſſe de Sommerſet, en achevant ces mots.

Le cœur ſerré du mauvais ſuccès de ſa commiſſion, Madame de Sommerſet alla en rendre compte à la Reine. Touchée de l'affliction de cette Princeſſe, elle lui dit: Calmez votre douleur, écoutez le conſeil que je vais vous donner. François I. connoît votre tendreſſe pour le Duc de Suffolck, il en a reſſenti une vive pour Votre Majeſté; votre conduite à la Cour de France, votre vertu, vos

procédés, votre prudence, ont converti cette tendresse en une estime qui vous rend chere & respectable à ce Prince : il est votre Roi, vous l'avez rendu votre ami, il vous en a donné plus d'une fois l'assurance depuis votre retour en Angleterre ; qu'il soit le confident de vos peines, de ce que vous souhaitez pour être heureuse. Ecrivez-lui.

Sans faire disparoître la distance qu'il y a entre vous & le Duc de Suffolck, ce Prince peut y trouver un ac-

commodement. Vous ignorez, Princeſſe, que le titre de Reine eſt ineffaçable, qu'il vous conſerve tous les honneurs dûs à ce titre ſuprême. Alors vous reſteriez ce que vous êtes, & le Duc de Suffolck ſeroit l'époux d'une Reine.

Ah! Ducheſſe, s'écria avec tranſport Marie d'Angleterre, j'eſpere tout de votre conſeil! Je vais écrire au Roi François. Que d'avantages je trouverois dans le ſuccès de cette démarche! elle me rendroit un frere, elle rendroit

à ce frere que j'aime, un Favori pour qui ſon amitié eſt plus forte, j'en ſuis certaine, que ſon reſſentiment. Volſei ſeul l'a excité, ſans lui il n'auroit peut-être pas exilé le Duc. Le Duc ſeroit à la Cour d'Angleterre avec l'éclat que répandroit ſur lui une Reine de France, dont il ſeroit l'époux, & un Roi d'Angleterre, dont il ſeroit le beau-frere.

Cette Princeſſe écrivit ſur le champ à François Premier. L'eſpoir dictoit ſa lettre; elle étoit pleine de cordialité,

d'amitié, de confiance : elle lui découvroit ſon ame toute entiere ; elle réclamoit ſa bonté & ſa générosité : elle lui ſoumettoit ſa deſtinée, comme à ſon ſeul & légitime Roi ; elle le conjuroit dans les termes les plus affectueux & les plus preſſans, de conſentir qu'elle unît ſon ſort à celui du Duc de Suffolck. Elle l'inſtruiſoit des deſſeins de l'Archiduc, de la réſiſtance qu'elle avoit oppoſée au Roi ſon frere, de l'exil du Duc de Suffolck. Elle ajoûtoit, que s'il ne croyoit pas

devoir lui accorder ſon conſentement pour ce qui pouvoit ſeul la rendre heureuſe, elle lui demandoit de la recevoir, comme ſa Sujette, dans ſes Etats, en lui nommant la ville de ſon Royaume, où ſon refus la condamneroit de gémir le reſte de ſes jours, de n'avoir pû faire le bonheur de ce qu'elle aimoit.

La Reine Marie avoit une particuliere eſtime pour Milord Dorcet, elle lui avoit toujours témoigné une conſidération qui l'auroit ſatis-

fait, s'il n'eût eu pour elle que du reſpect. Elle ignoroit ſa paſſion, elle connoiſſoit ſon eſprit propre à perſuader, elle penſa qu'elle pouvoit lui confier ſes ſentimens, & s'en remettre à ſon zéle, du ſoin de ſon bonheur.

Ce fut avec cette confiance que cette Princeſſe écrivit à Dorcet. Elle lui faiſoit un aveu ſincere de ſa tendreſſe, & de la réſolution où elle étoit d'épouſer le Duc de Suffolck. Elle le chargeoit de rendre ſa lettre à François Premier, elle le conjuroit

d'employer toute ſon éloquence pour vaincre les difficultés que ce Prince pourroit lui oppoſer.

La lettre de Marie d'Angleterre cauſa au Marquis de Dorcet autant de trouble que de ſurpriſe. Mille mouvemens confus l'agiterent ; l'eſtime que lui montroit cette Princeſſe, le fit rougir. La honte devient une vertu, quand c'eſt le remords qui la cauſe.

Ce qu'exigeoit la Reine Marie de Milord Dorcet, renouvella les ſecrets reproches qui

l'avoient déchiré. Il envia au Duc de Suffolck l'avantage de n'en avoir point à se faire. Il n'en pouvoit douter. La confiance que lui marquoit la Reine Marie, lui étoit une preuve que Suffolck n'avoit jamais decelé son secret à cette Princesse. Ce procedé généreux d'un rival humilioit Milord Dorcet.

Charmé de l'occasion qui le mettoit dans le cas de se rendre à lui-même l'estime qu'il se refusoit depuis l'instant, où il avoit trahi la Princesse d'Angleterre, il résolut

de faire les derniers efforts pour ſurmonter les difficultés qu'il trouveroit dans ſa négociation. Il ſe diſoit malgré lui, que le Duc de Suffolck méritoit la fortune que l'amour vouloit lui faire. Rempli de ces ſentimens, il alla chez le Roi.

La lettre de la Reine Marie intéreſſa François Premier ; il lui ſçut gré de ſa démarche & de ſa confiance. Après l'avoir lûe, il rêva un moment, puis il dit à Milord Dorcet : Sçavez-vous ce que la ſœur de votre Roi me de-

mande ? Vous en a-t-elle inſtruit ? Et de plus, Sire, répondit l'Ambaſſadeur, cette Princeſſe qui mérite que Votre Majeſté conſente à ce qu'elle déſire, ne me cache pas qu'elle attache le bonheur de ſa vie à ce conſentement.

Le Duc de Suffolck eſt votre ami, reprit le Roi ; mais comment puis-je donner mon aveu à une Reine de France qui veut deſcendre juſqu'à Suffolck ? Si la vertu, ſi l'eſprit, ſi une ame magnanime, répondit Mi-

lord Dorcet, ſuffiſoient pour élever un homme au rang ſuprême, le Duc de Suffolck ne verroit que Votre Majeſté au-deſſus de lui. Une Couronne ſeule lui manque, pour être pleinement digne de recevoir la main d'une Reine de France. Rappellez-vous, Sire, qu'Alix de Savoye, veuve de Louis le Gros, de l'aveu de ſon fils ſur le Trône, s'unit à Thibault de * Montmorency. J'ajouterai qu'elle ne perdit ni le titre de Reine,

* Ce Thibault de Montmorency étoit Connétable de France.

ni l'eſtime que l'Europe devoit à ſes vertus.

Ce qu'un de mes prédéceſſeurs a fait, dit François Premier, je puis le faire pour une Princeſſe, qui n'a pas donné de ſucceſſeur à Louis XII. Ma réponſe à la Reine Marie ſera mon conſentement. J'écrirai à Henri, je le prierai d'être, ainſi que moi, favorable aux vœux d'une ſœur qu'il aime.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à la Cour de France, la Reine Marie étoit partagée entre la crainte & l'eſpé-

rance. La Ducheſſe de Sommerſet nourriſſoit ce dernier ſentiment. Mais ſes diſcours n'avoient aucune puiſſance pour calmer la douleur que lui cauſoit le triſte ſort du Duc de Suffolck. Elle le voyoit rélegué à jamais, ſi François Premier ne répondoit pas à ſon attente.

Si elle gémiſſoit de l'exil du Duc de Suffolck, Henri le regrettoit tous les jours. On le voyoit depuis ſon abſence triſte & penſif. Il reprocha même à Volſei de lui avoir fait éloigner trop lé-

gerement ce Favori. Ce reproche donna de nouvelles forces à la haine de l'Evêque de Lincoln : cette haine anima son éloquence naturelle, pour justifier à Henri le conseil qu'il lui avoit donné.

La Reine Marie étoit instruite du changement qu'on appercevoit dans le Roi, il flatta sa douleur ; il lui faisoit espérer que si François Premier lui étoit favorable, elle trouveroit Henri disposé, non-seulement à pardonner au Duc de Suffolck, mais à la

mener à l'Autel pour lui donner sa main.

Henri, affligé de ne point voir sa sœur, entraîné par son foible pour elle, ne sçachant ce qu'il lui diroit, alla chez elle. Il y resta quelques momens avec un air inquiet ; il ne lui parla ni de Charles d'Autriche, ni du Duc de Suffolck. Il sembloit qu'il vouloit seulement la rendre le témoin du désordre de son ame. Il la quitta en lui disant, qu'il souhaitoit ardemment que le tems & sa raison les rendissent l'un à l'autre

tre tels qu'ils étoient autrefois.

La visite singuliere de Henri, sa tristesse, son embarras, firent un plaisir extrême à la Reine, & ajoutoient encore à son impatience pour voir arriver le Courier qu'elle avoit envoyé en France. Il arriva. Milord Dorcet instruisoit cette Princesse du succès de la commission dont elle l'avoit honoré.

La politique avoit encore plus disposé François Premier, à accorder à la Reine

Marie ce qu'elle lui demandoit, que l'amitié qu'il lui avoit jurée au moment de leurs adieux. Il craignoit qu'elle ne se sacrifiât pour faire rappeller le Duc de Suffolck, en consentant à épouser l'Archiduc. Il envisageoit cette alliance comme un lien qui pourroit unir contre lui Charles & Henri, dans des circonstances délicates. Il pensa que sa complaisance pour Marie d'Angleterre l'assureroit d'elle, qu'elle pourroit favoriser dans les occasions ses intérêts auprès de son frere.

Cette Princeſſe reçut enfin la réponſe du Roi François ; il lui accordoit tout ce qu'elle lui avoit demandé. Ce Prince écrivoit au Roi d'Angleterre ; il le prioit de donner ſon conſentement à la Princeſſe d'Angleterre, comme il donnoit le ſien à la veuve de Louis XII. pour épouſer le Duc de Suffolck. Il lui mandoit qu'il n'avoit pû le refuſer à une Princeſſe ſi digne qu'on fît pour elle tout ce qui pouvoit concourir à ſon bonheur. Il ajoutoit qu'on l'appelleroit la Reine-Ducheſſe. Ce Prince

instruisoit par sa lettre la Reine Marie de ce qu'il écrivoit au Roi son frere.

Dès les premieres lignes que Marie d'Angleterre lut de la lettre du Roi de France, elle s'écria, en s'adressant à Madame de Sommerset qui étoit auprès d'elle : Duchesse, je suis au comble de mes vœux ..... François Premier ..... L'adorable Prince! .... Il répond à mon attente ..... Je serai au Duc de Suffolck ..... je vais le revoir. Mon frere va le rappeller. Ecoutez.

Sentez-vous, Ducheſſe, continua la Reine, après avoir achevé de lire, & en embraſſant Madame de Sommerſet, ſentez-vous quel eſt dans ce moment l'état de mon ame ? Peut-il ſe comprendre ! La vôtre doit goûter un plaiſir bien ſenſible. Mon bonheur eſt votre ouvrage. Quelle ſatisfaction de rendre quelqu'un heureux ! C'eſt à votre conſeil que je dois cet évenement. Pourrai-je jamais trop vous marquer ma reconnoiſſance ! Que je la reſſens vivement ! Non, Du-

cheſſe, le tems ne l'affoiblira jamais.

François Premier écrit à mon frere, pourſuivit cette Princeſſe. Je vais le voir. Il va m'apporter la lettre de ce Prince. Je vais l'entendre me remercier d'une démarche qui lui rend ſon Favori, qui de l'aveu du ſucceſſeur de Louis, devient mon époux. Quel inſtant heureux pour le Duc, que celui où il apprendra que la fortune lui rend ſon Roi, & que l'amour couronne enfin ſa paſſion!

A ces tranſports de joye

de la Reine Marie, ſuccederent de violentes allarmes. Elle paſſa ce jour ſans voir Henri. Pluſieurs s'écoulerent ſans qu'il parût chez elle. Pleine d'incertitude, elle ne ſçavoit ſi elle devoit communiquer à ce Prince la lettre de François Premier, ou ſi elle devoit attendre qu'il vînt lui montrer celle qu'il avoit reçûe de lui.

La Ducheſſe de Sommerſet penſoit comme la Reine, que Henri par égard pour Charles d'Autriche avoit écrit à François; qu'il ne pouvoit,

ni ne devoit consentir à voir sa sœur unie au Duc de Suffolck. Elle craignoit qu'il n'eût prié ce Prince de se joindre à lui pour la porter à accepter l'Archiduc pour époux.

Cette crainte agitoit la Reine, elle trembloit que le Duc ne fût la victime de sa résistance & de sa politique. Elle se trompoit. Henri, malgré les remontrances de Volsei, avoit dépêché au Duc un Courier pour lui annoncer son rappel.

Il partit sur le champ, il se rendit d'abord chez le Roi.

Ah ! ſans doute, s'écria-t-il, en voyant ce Prince, Votre Majeſté a mis fin à ma diſgrace, parce que la Reine a mis fin à ſa réſiſtance ! L'Archiduc l'épouſe !

Non, Suffolck, répondit le Roi. Votre Majeſté me rappelle donc pour obtenir de la Reine, reprit leDuc, qu'elle conſente à faire le bonheur de Charles d'Autriche ? Vous allez le ſçavoir, lui répliqua Henri. Suivez-moi, je vais chez elle.

Ma ſœur, lui dit Henri d'un air riant, je viens ſécher

vos larmes, en appellant le Duc de Suffolck, mon beau-frere. Oui, je consens à le voir votre époux : je l'ai mandé à François Premier, je le remercie de ce qu'il fait pour vous. Vous le devez, ma sœur, à l'estime que vous lui avez inspirée par votre conduite à la Cour de France.

Tandis que le Duc de Suffolck, transporté & saisi de ce qu'il entendoit, embrassoit les genoux de Henri, la Reine pénétrée des bontés de son frere, le tenoit sans parler dans ses bras, & le serroit tendrement.

Après m'être vengé par mon silence, dit Henri à sa sœur, moins de votre résistance, que d'avoir pensé que je n'avois plus d'autorité sur vous, je jouis du plaisir que je m'étois promis. Je voulois, ma sœur, avant que le Duc vous remît sous ma puissance, vous faire sentir que votre sort étoit encore au pouvoir du Roi d'Angleterre. Ah ! mon frere, s'écria la Reine, c'est pour le rendre heureux que vous en profitez ? Jugez de ma reconnoissance. Mais on ne peut mieux la marquer à

un cœur tel que le vôtre, qu'en ressentant tout le prix des biens qu'il procure.

Le Duc de Suffolck devint possesseur de la Reine Marie : en vain les Grands & le peuple murmurerent de voir la fille & la sœur de leur Roi ; dont la tête étoit ornée d'un Diadême, épouser Charles de Brandon. Cette Princesse préféra le bonheur d'être unie à ce qu'elle aimoit, au rang suprême, & le Duc de Suffolck l'en consola dans une vie que l'amour rendit toujours heureuse.

FIN.

912048

3

J. Robertshaw

13.12.91

[VOLT.]

~~v. 6 = 6 1.~~
/am.